



HAL
open science

Un espace indécis au cœur d'Istanbul ; la muraille de Théodose II en 2001

Franck Dorso

► **To cite this version:**

Franck Dorso. Un espace indécis au cœur d'Istanbul ; la muraille de Théodose II en 2001. Les dossiers de l'IFEA, collection "Patrimoines au présent", 2003, 1, pp.39. halshs-00098247

HAL Id: halshs-00098247

<https://shs.hal.science/halshs-00098247>

Submitted on 22 Feb 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un espace indécis au cœur d'Istanbul

La muraille de Théodose II en 2001

Franck DORSO

Partir à l'assaut des murailles

En entamant l'exploration de la muraille terrestre de Théodose II à Istanbul, la question qui nous préoccupait était celle-ci : avec les phénomènes actuels dits de "mondialisation", de délocalisation de déspatialisation, que décrivent notamment les théories des flux relatives aux "conurbations"¹, que deviennent les notions traditionnelles de territoire et de frontière en milieu urbain ?

La muraille semblait pouvoir être un révélateur pertinent pour aborder ces questions, dans une mégapole de plus de 10 millions d'habitants, livrée à des processus d'urbanisation complexes et confrontée à un contexte de changement social rapide.

Bâtie au V^e siècle, la muraille terrestre a joué jusqu'aux années 1950 un véritable rôle de frontière entre la ville historique et la nature extérieure. Ce lieu, ou ce bâti, est aujourd'hui noyé dans l'aire urbaine stambouliote mais conserve, de par ses dimensions, un poids certain dans la ville. Est-ce encore une frontière ? Ou, plus globalement, quelle est aujourd'hui la

fonction de la muraille terrestre de Théodose II à Istanbul ?

C'est avec ces questions en tête que nous sommes partis à Yedikule, à Mevlanakapı, à Ayvansaray, à l'intérieur des murs avec les tziganes d'Adana, ou à l'ombre des cimetières *suryani* de Merkezefendi. Car ce qui caractérise la muraille, c'est aussi la vie qui s'y déroule. Point de romantisme oriental ici, cependant : l'occupation humaine de la muraille de Théodose II relève plus des conflits et des lignes de rupture de la ville, de l'économie, voire de la société turque. C'est à la découverte de ce hors-lieu, ou lieu hors-la-ville, que conviennent les pages qui suivent².

La muraille frontière

La muraille de Théodose II fut construite en 413 par le préfet Anthémius pour protéger Constantinople. Elle faisait le tour de la ville, comme un gros triangle : un côté terrestre de la mer de Marmara à la Corne d'Or, deux côtés maritimes, le premier le long de la Corne d'Or

¹ Plusieurs experts stambouliotes de la planification urbaine travaillent actuellement sur cette notion, dont le Pr. M. Çubuk de l'Université Mimar Sinan.

² Le travail de recherche dont cet dossier rend compte a été mené à l'Observatoire Urbain d'Istanbul de l'Institut Français d'Études Anatoliennes entre novembre 2000 et juin 2001. Pour les présupposés théoriques, on pourra se référer au texte du mémoire "La muraille terrestre de Théodose II en 2001 : l'émergence d'une marge au cœur d'Istanbul" par F. Dorso, disponible à la bibliothèque de l'IFEA d'Istanbul et à la bibliothèque de section sociologie de l'UFR Arts et Sciences Humaines de l'université François Rabelais de Tours. Pour le détail des descriptions de terrain, on se référera utilement à la monographie "Une exploration de la muraille de Théodose II à Istanbul en 2001" par F. Dorso, disponible à la bibliothèque de l'IFEA.

jusqu'à la pointe du sérail, le second à partir de cette pointe et le long de la mer de Marmara. À l'époque, le rempart dépassait de beaucoup l'étalement de la ville. Mais au cours des siècles le cadre s'est rempli, sans toutefois dépasser les limites de la muraille. Ainsi, comme on le voit sur les cartes, et jusqu'en 1951, la muraille contenait toujours la ville à cette époque (il faut préciser que nous ne parlerons ici que de la zone de la ville "historique" de Stambul. L'expansion urbaine a bien sûr aussi touché la zone de Beyoğlu —greffée sur l'ancienne cité de Galata, au nord, de l'autre côté de la Corne d'Or— ainsi que la partie asiatique de la ville, à partir d'Üsküdar et de Kadıköy).

Le relief a certes joué un rôle dans la construction de la muraille, comme l'écrivent E. Chazelle et H. Raymond³, et sur une partie de son tracé le rempart suit effectivement une ligne de crête. C'est cependant le bâti dans sa totalité qui s'impose comme construction posant une frontière. L'histoire de la muraille nous éclaire sur ce point. Différents moments se sont en effet succédé :

- avant la construction ;
- la construction [413] ;
- la muraille remplit son rôle premier de rempart militaire [V-XVIII^e siècles] ;
- la muraille forcée (événements historiques : 1204, 1453) ;
- période intermédiaire (potentiel défensif, mais non utilisé) [XV- XVIII^e siècles] ;
- décroissance de l'utilité de la fonction première (apparition de canons navals) [XIX^e siècles] ;
- développement de la ville à l'ouest hors de la muraille (à partir de 1950) ;
- la muraille monument historique (dégradation/restauration).

Quelles ont été, lors et depuis sa construction, les fonctions de la muraille ?

- protéger, objectif initial et avoué de l'édifice, fonction que la muraille remplira du V^e au XVIII^e siècle ;

- séparer : le dehors du dedans, le vide du plein, la nature de la ville, le monde des vivants de celui des morts (cimetières adossés à la paroi extérieure) ;
- cadrer le développement urbain, pour un long moment (hormis les extrémités maritimes, occupées par les villages côtiers, le mur a contenu cette partie de la ville du V^e siècle à la moitié du XX^e) ;
- créer une représentation de l'espace, en offrant une délimitation visible.

Ces fonctions ont conféré à la muraille une dimension de frontière. Délimitation des territoires et frontière : les deux notions sont intimement liées, comme deux facettes d'une même question. Approcher la frontière c'est voir les deux ensembles qu'elle sépare.

Concrètement, de quel espace parle-t-on aujourd'hui ? La frontière peut être une ligne ou une zone. La muraille en tant que bâti peut faire figure de ligne. On peut aussi considérer ce qui l'entoure, et qui forme avec elle un ensemble cohérent. Un premier outil d'analyse serait donc une définition variable de cet espace, avec trois niveaux à articuler entre eux pour chaque segment :

- la muraille comme *trait* (le bâti seul) ;
- la muraille comme *bande* (le bâti et les deux zones non-construites le bordant, 800 mètres à l'ouest, 10, 80 ou 100 à l'est) ;
- les *territoires de la muraille*, zones construites et vécues bordant la bande.

La muraille terrestre d'Istanbul a eu une fonction de frontière qui a protégé, séparé, cadré le développement urbain et engendré une représentation de l'espace. On peut dire que la muraille a défini la ville, si nous prenons le mot ville dans son sens le plus étroit. La ville, c'est la Stamboul historique ; au-delà ce sera l'aire urbaine de l'Istanbul d'aujourd'hui. Allons au bout de cette idée : la muraille fait ville.

Avec l'accroissement de l'expansion urbaine, qui commence au début du siècle, des faits nouveaux se manifestent. L'occupation humaine de l'espace (habitat, unités de production, administration) commence à sortir des anciennes

³ "Patrimoine historique et développement urbain, la muraille terrestre", *Lettre de l'OUI*, 1, Istanbul, 1989.

limites, mais ce mouvement va surtout prendre de l'ampleur pendant les années 1950, pour devenir frénétique dans les années 1970. Aujourd'hui, les limites de l'aire urbaine, par ailleurs difficilement cernables, sont bien loin de la muraille de Théodose. Trois faits majeurs nous intéressent, qui accompagnent cette évolution.

D'abord, de ce côté-ci de la Corne d'Or, l'aire urbaine n'est plus limitée par la muraille. De nouveaux quartiers sont apparus, et l'extension urbaine se poursuit, loin vers l'ouest, comme d'ailleurs dans toutes les directions. Ces quartiers à l'ouest du mur forment aujourd'hui les arrondissements d'Eyüp et de Zeytinburnu. Ainsi, la muraille terrestre n'est plus une limite, elle se situe au contraire au cœur de l'aire urbaine.

Dans le même temps, des voies de communication ont été construites pour accompagner ce développement. Rocades concentriques autour du vieux centre et pénétrantes en étoile sillonnent le paysage urbain. La muraille a imprimé son tracé à certaines roades, et le mur se trouve ainsi longé quasiment de bout en bout par de larges périphériques à quatre ou six voies. C'est un tracé classique, adapté à la structure de la ville, mais on peut constater que la muraille, vaste bâti faisant frontière, a imposé ce tracé. De larges pénétrantes ont percé le mur à plusieurs endroits. Résultats des plans d'aménagement décidés entre les années 1930 et 1950, souvent par des urbanistes européens, ces artères ont profondément modifié le paysage interne de la vieille ville, mais également la muraille. La zone de la muraille devient ainsi un pôle autour duquel s'articulent la circulation automobile et les échanges entre vieille et nouvelle ville avec l'apparition de fonctions de redistribution, d'ouverture, de fermeture.

Enfin, la muraille se noyant dans l'expansion urbaine, son état s'est dégradé. Plusieurs causes peuvent expliquer cette situation : soit moins marqué pour un élément du paysage urbain moins visible, augmentation de la pollution, apparition de nouvelles fonctions et de nouvelles pratiques urbaines inadaptées à la structure du bâti (squat durable), absence d'intérêt jusqu'aux années 1980 pour la conservation des monuments historiques... Au milieu des années 1980, la campagne lancée par l'UNESCO pour la sauvegarde du rempart de

Théodose amène une prise de conscience publique et aboutit à la mise en œuvre d'un programme de restauration dirigé par la Mairie et confié à des entreprises privées. Cela amène un nouvel acteur autour du mur, et cette opération de restauration fera entrer la muraille dans une nouvelle phase de son histoire : nouveaux enjeux, changements importants dans le bâti mais aussi sur la bande et les territoires du mur, ainsi que dans l'occupation humaine de l'espace et les interactions locales.

La muraille terrestre et son environnement matériel et humain ont changé. Les pratiques et les représentations de cet espace ont changé également. Et ces éléments continuent d'évoluer, dans un contexte de changement social et de développement urbain accéléré. Pour autant, lorsque l'on approche de cette muraille, on est saisi par son aspect massif, et elle semble bien encore faire frontière, au moins au sens physique. On peut y voir un lieu de la confrontation entre territoire et frontière en milieu urbain et nouvelles formes d'urbanisation. Aussi, plutôt que de nous demander seulement si la muraille avait encore une fonction de frontière, nous avons préféré élargir notre interrogation en posant la question : quelle est aujourd'hui la fonction de la muraille terrestre à Istanbul ? Au final, cette formulation quelque peu fonctionnaliste ne nous satisfera pas non plus complètement, et nous préférons ouvrir notre analyse sur un épisode particulier des changements sociaux qui affectent le processus d'urbanisation stambouliote.

Pour tenter de répondre à ce questionnement, nous avons mené des explorations de terrain, des relevés et des enquêtes sociologiques au cours de douze sorties sur le terrain. Outre les outils et méthodes classiques (entretiens, recueil de discours, photos, questionnaires adaptés) nous avons largement utilisé les observations anthropologiques, postées ou participantes. Nous avons également interrogé des acteurs de la planification urbaine, de la rénovation des monuments historiques et de la municipalité du Grand Istanbul. Sur la zone, nous sommes partis interroger :

- le bâti ;
- les pratiques humaines de la muraille ;
- les représentations des différents groupes ayant un rapport à la muraille.

Concrètement, cela a donné un échantillon hétérogène composé des groupes suivants :

- résidents de la muraille ;
- riverains habitant la “bande” et les territoires ;
- les usagers réguliers et les usagers occasionnels ;
- les services de la municipalité concernés ;
- les entreprises travaillant sur la muraille.

Cette liste n'est pas exhaustive, et d'autres catégories peuvent être aussi d'une manière ou d'une autre liées à la muraille. Mais les groupes que nous avons définis semblent être les plus impliqués dans la vie de la muraille aujourd'hui, et les plus porteurs de discours sur ce lieu. De plus, ils représentent des groupes qui sont actuellement accessibles, même s'ils le sont à des degrés divers⁴.

Nous avons formulé trois hypothèses, qui ont été nos trois angles d'attaque pour aller sur le terrain :

- 1.- Le bâti, par ses dimensions, conserve une fonction d'obstacle physique. Il sépare deux zones d'Istanbul qui n'ont pas de contacts directs entre elles. Cette qualité a d'ailleurs inspiré le tracé de la rocade qui ceinture la vieille ville. La muraille a ainsi aujourd'hui une fonction de régulation-distribution des flux de circulation entre la ville historique et l'extérieur.

Les percées opérées pour le passage de grandes voies de circulation dans les années 1950 puis 1970 avaient donné lieu dans trois des cinq passages à des reconstructions ponctuelles grandioses.

Après l'inscription de la ville au patrimoine de l'humanité en 1985, les opérations de rénovation décidées par la municipalité deviennent systématiques. Elles visent à mettre en scène la frontière de la ville historique, notamment l'entrée et la sortie, par la rénovation privilégiée des portes. La muraille devient l'enjeu d'un discours historique et urbanistique.

La muraille qui se donne à voir de l'extérieur est le produit d'une mise en scène voulue.

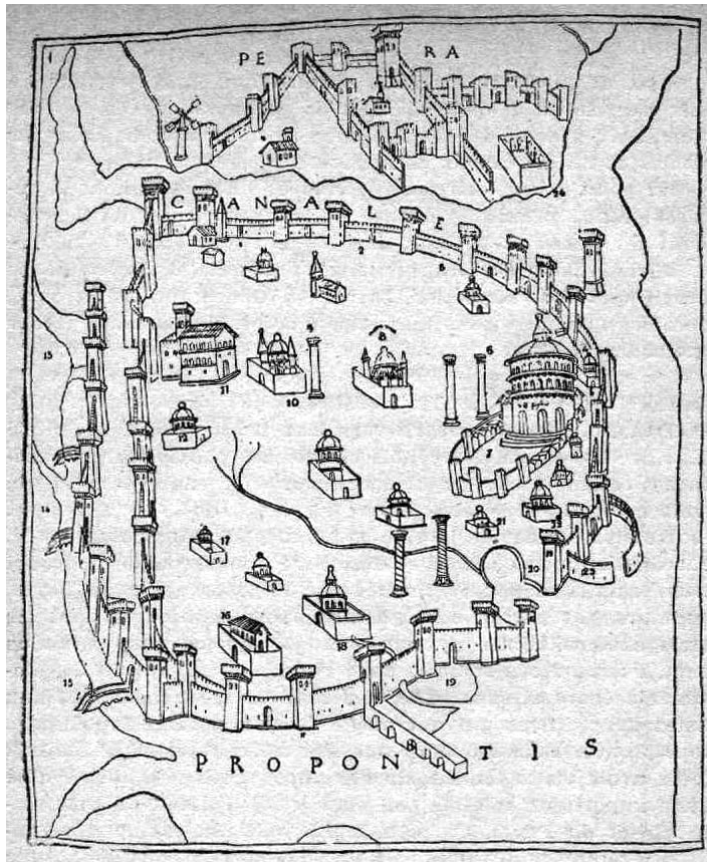
- 2.- Cette frontière n'est cependant pas un *no man's land*, elle est occupée, et même habitée par endroits. Il y a un contraste fort entre son mode d'occupation et le discours officiel sur la muraille, à tel point que nous pouvons parler de muraille “frontière détournée”. Il faut analyser cette occupation (passage, occupations, résidence) pour tenter de comprendre aussi si la muraille a, localement, une fonction de frontière.
- 3.- Enfin, nous pensons que la muraille est une frontière segmentée. Tant l'intervention publique que l'occupation illégale modifient cet espace. La muraille est ainsi constituée de segments différenciés, avec des fonctions également différentes. Plusieurs petites zones différenciées peuvent être identifiées, mais deux grandes zones se détachent : la zone concernée par les rénovations “en pointillé”, la zone non encore touchée par les rénovations et le dégageement de l'édifice. C'est aujourd'hui un espace en recomposition permanente. Nous analyserons les processus à l'œuvre dans cette recomposition dont les acteurs sont multiples (pouvoirs publics, planificateurs de la circulation, populations riveraines, occupantes, ou d'usagers), autant que les enjeux.

La muraille, frontière mise en scène

Histoires de cartes

Nous l'avons vu plus haut, la muraille de Théodose II a été une frontière pendant 15 siècles. Les cartes l'attestent. Nous avons pu faire des recherches cartographiques et remonter jusqu'en 1422. De cette carte de 1422 à celle de 1951, la ville historique est bien contenue dans les limites du rempart. L'analyse de ces cartes nous révèle plus que le simple plan de la ville. En effet, jusqu'au XIX^e siècle, elles ne ressemblent guère à nos cartes actuelles, vues de haut, codifiées mais se voulant objectives. L'échelle et les proportions ne sont pas respectées, les

⁴ Concernant le travail méthodologique qui a été mené pour réaliser les enquêtes de terrain, voir le mémoire “La muraille terrestre de Théodose II en 2001 : l'émergence d'une marge au cœur d'Istanbul” par F. Dorso.



Les murailles de Constantinople selon une représentation du XV^e siècle (Plan de Buondelmonte, conservé au Vatican)

vues ne sont pas aériennes, l'observateur semble être situé sur un promontoire, les légendes sont rares et en tout cas bien différentes de maintenant. La question n'est pas de savoir quel crédit on apporte à ces cartes. Pour ce qui nous intéresse, les textes et les fouilles confirment que des territoires non urbanisés s'étendaient au-delà de Topkapı et d'Edirnekapı. Ce que ces cartes nous apprennent, ce sont les états successifs des représentations collectives de la ville et de son environnement.

La fonction militaire de la muraille transparaît fortement sur ces cartes : remparts démesurément hauts, tours massives et puissantes, oriflammes et parfois hommes d'armes en poste. À l'intérieur, c'est le réseau dense des maisons et des bâtiments, parfois seuls les bâtiments importants sont figurés. La ville, Constantinople

ou Istanbul, donne à voir un visage choisi, présente son rôle : capitale religieuse, impériale, militaire ou économique. La communauté est unifiée et protégée. C'est aussi la mémoire qui se donne à voir ici, et l'évolution cartographique montre ce travail de la mémoire, l'évolution de ses cadres et du projet sociétal. La représentation de l'intérieur de la ville change ainsi, alors que la barrière du rempart demeure, même quand la fonction militaire est dépassée, dans le courant du XIX^e siècle. La mémoire de la muraille frontière se reproduit donc. De plus, dès les débuts de l'Empire byzantin, la muraille est le théâtre d'une mise en scène, celle des entrées de l'Empereur dans la ville. Cette entrée se fait par une porte choisie (ce fut longtemps la Porte d'or de Yedikule) et selon un cérémonial précis. Ce rite se perpétuera sous l'Empire

ottoman. Prise de possession et légitimation du pouvoir de l'Empereur, ce rituel théâtralisé instaure aussi avec force la forme de la ville : dans son plan, dans ses limites, et dans son image !

Nous ne nous lancerons pas ici dans une analyse symbolique de ces rituels d'entrée. Ce qui nous intéresse, c'est de voir comment cette hypothèse de muraille-frontière mise en scène puise ses racines dans le passé. Barrière physique et représentation collective de la frontière sont inséparables. Le travail de la mémoire a porté jusqu'à aujourd'hui cette représentation. Mieux : dès l'antiquité tardive, cette frontière est mise en scène, et le sera jusque sous l'Empire ottoman.

Mais avant de faire le saut jusqu'à la mise en scène d'aujourd'hui, prenons un instant pour considérer la muraille frontière dans sa matérialité actuelle.

La barrière physique

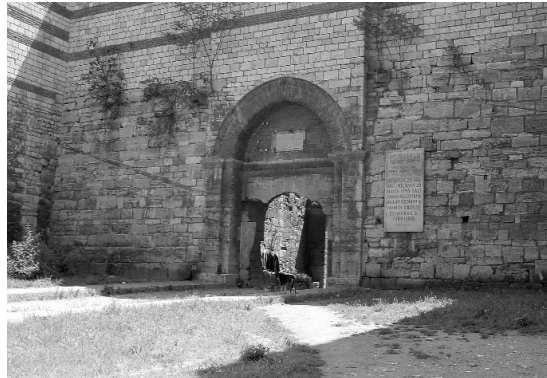
La muraille semble toujours aujourd'hui être un obstacle physique, mais dans quelle mesure ? Dans les années 1950, une rocade est construite pour desservir la vieille ville et la mettre en relation avec les nouvelles zones de construction qui essaient à ses portes. C'est le temps notamment de l'industrialisation hors les murs. Cette rocade est construite le long de la muraille, à l'extérieur. Là, la muraille a imprimé strictement sa forme à la construction de la rocade. Obstacle incontournable. Mais le percement des voies de chemin de fer, puis de circulation à travers les murs (Topkapı, Ulubathı, Edirnekapı), montre bien d'un autre côté que cet obstacle peut être facilement balayé par les bulldozers. Obstacle certes, mais finalement fragile...

Les quartiers d'habitation situés de part et d'autre de la muraille ne communiquent pas entre eux pour une raison matérielle, l'éloignement. En effet, côté intérieur, les maisons arrivent souvent jusqu'au pied de la muraille, ou à 100 mètres maximum. Côté extérieur, les habitations les plus proches sont en revanche situées à 500 mètres de la muraille. Entre les deux, des cimetières, des zones industrielles, des entrepôts des garages des espaces verts ou des terrains vagues (la petite enclave résiduelle à hauteur du Tekfur Saray est une exception

insignifiante). Il y a bien une forme de frontière qui sépare deux espaces distincts, mais il ne s'agit pas que de la muraille, c'est en fait toute la bande de territoire non résidentiel.

Aujourd'hui, la circulation automobile, qui semble être le seul vecteur de décision au niveau des tentatives de planification urbaine, bourdonne autour de la muraille. Deux axes classiques de circulation se croisent : les pénétrantes (est/ouest), qui mettent en communication la vieille ville avec l'extérieur, les rocades (nord/sud), qui relient la mer de Marmara, la Corne d'Or et plus loin la rive asiatique par les deux ponts sur le Bosphore. Les grands axes peuvent donner une impression de circulation en étoile, mais si l'on considère l'ensemble du réseau urbain, la situation est plus compliquée, du fait de l'urbanisation chaotique. Quoiqu'il en soit, cinq gros pôles d'échangeurs "dispatchent" la circulation automobile le long de la muraille.

Ces cinq grands passages sont, du sud au nord : la Kennedy Caddesi à l'emplacement de la Mermerkule kapısı, la trouée de Topkapı, la trouée d'Ulubathı, la trouée d'Edirnekapı, et enfin l'Ayvansaray Caddesi sur les bords de la Corne d'Or. Des passages plus petits fonctionnent, six à l'emplacement de portes (très étroites), un à l'emplacement d'une petite trouée près d'Edirnekapı. Nous avons fait des comptages voitures et piétons pour deux passages destinés aux deux usages : à Eğrikapı, 80 voitures pour 60 piétons à l'heure. À la petite trouée intermédiaire près d'Edirnekapı, 300 voitures pour 90 piétons à l'heure, aux heures de grande circulation. L'automobile chasse peu à peu le piéton de partout. Les accidents sont nombreux à Istanbul, où l'automobiliste a d'ailleurs à la fois priorité et gain de cause, du moins sur le terrain et *de facto*. La circulation humaine, sur laquelle nous reviendrons dans le chapitre suivant, est pourtant dense elle aussi autour de la muraille. De nombreux piétons courent aux feux et aux passages cloutés (purements symboliques et nullement sécurisants) sur les carrefours extérieurs. Ils empruntent aussi les petites portes historiques dont la taille conviendrait mieux à un usage piétonnier mais qui sont ouvertes aux voitures qui passent en permanence. Des *kâhya* autoproclamés y font la circulation armés d'un sifflet. Marginaux souvent affublés d'une casquette au sigle municipal, ils vivent des pourboires des automobilistes et se



Passages officiels et officieux à travers la muraille

font fréquemment remplacer par des enfants des rues le temps du repas ou de la prière.

Mais le domaine exclusif du piéton, c'est la muraille et par endroits la bande verte qui la borde. Éboulis, chemins et sentiers, et même parfois échelles créent un véritable micro-réseau touffu de circulation piétonne. Les tracés de ce réseau se situent au croisement du travail de l'homme et de la nature. Les séismes ont grandement contribué à ouvrir des brèches, comme les dégradations naturelles et l'absence d'entretien. Mais parfois, des passages ont été volontairement creusés. En d'autres endroits, c'est la rénovation de portions du rempart qui a modifié ou induit certains passages. Les buts des trajets sont variés : courses, déambulations, planques. Peu de trajets domicile-travail, et de toute façon peu de trajets purement "utilitaires" pour les simples passants. La chose est bien évidemment différente pour les personnes qui travaillent et/ou habitent dans la muraille.

Prenons maintenant le problème dans l'autre sens et évoquons les obstacles à la circulation et aux passages, tout aussi révélateurs dans notre perspective. Ce qui se donne à voir avec le plus d'évidence, c'est la matérialité brute du bâti. Sa taille, dans les portions en bon état, en fait encore un rempart massif. L'absence de la moindre brèche ou porte, par exemple entre Edirnekapı et Eğrikapı, rend tout franchissement impossible. Notons à titre de remarque que cette impression peut parfois être trompeuse : l'absence de passage visible ne signifie pas qu'il n'y en ait pas, cachés ou gardés. Ces passages aboutissent alors en général à des lieux très reculés où il peut se passer en fait beaucoup

de choses : campements tziganes, trafics, toxicomanies, pratiques sexuelles. Ceci mis à part, le bâti conditionne encore largement la circulation piétonne.

Lors de nos sorties sur le terrain, en particulier dans les phases de relevés et pendant les observation postées, nous avons cherché quels pouvaient être les obstacles et modificateurs de parcours autres que le bâti de la muraille elle-même. Nous avons relevé la présence de grilles à Ayvansaray (certaines mises en place par la Mairie, d'autres par des occupants du rempart), l'eau, voire les inondations en hiver et par temps de pluie, toujours à Ayvansaray, des grillages et des barbelés posés par la Mairie à Topkapı, et des chantiers temporaires, de voirie ou de rénovation de la muraille. Peu de choses, en réalité. Un obstacle autrement plus conséquent est l'obstacle humain ! En effet, certaines zones de la muraille jouissent d'une réputation assez terrifiante, ce sont des zones où "il ne faut pas aller". Ces conseils s'appliquent parfois à des moments : "il ne faut pas y aller la nuit", ou encore "dès six-sept heures, c'est dangereux". Les campements de tziganes ne sont pas les seuls visés : les zones de résidence des *hurdacı* (récupérateurs) et certaines zones connues pour être des zones de "dépravation" (Mevlânakapı, Edirnekapı...) sont aussi concernées. À d'autres endroits, des squatters ou des bandes d'enfants défendent des territoires appropriés. Enfin, l'errance de nombreux chiens semi sauvages et parfois agressifs vient s'ajouter à tout cela, entre Yedikulekapısı et Topkapı.

La notion même de frontière physique semble donc se complexifier, en tout cas se décliner de plusieurs façons. Le bâti seul perd son caractère exclusif. Nous pouvons parler également de double barrière si nous regardons la muraille et la rocade qui lui est accolée. Elles se suivent, on l'a dit, sur presque sept kilomètres. La circulation sur cette rocade est toujours dense, rapide, bruyante. Elle détermine les trajets des voitures, leur "dispatching" aux échangeurs, leurs entrées et sorties entre vieille ville et quartiers extérieurs. Elle est pour les piétons un obstacle réel et dangereux et sa traversée demande du temps et de vrais efforts. Cette rocade au dessin engendré par celui de la muraille serait-elle aujourd'hui la vraie frontière physique ? Lors d'un entretien, l'urbaniste Güzin Kaya compare la muraille et la rocade. Avec la muraille, nous avons les trois dimensions : longueur, largeur et hauteur. Physiquement, la rocade n'en propose que deux : longueur (sept kilomètres) et largeur (20 mètres). Et la troisième dimension ? Prenons les mots de l'interviewée : "je trouve que la route... d'une certaine largeur, à partir d'une certaine largeur, devient la nouvelle muraille, hein, il n'y a pas de troisième dimension, mais la troisième dimension est constituée par la vitesse des voitures".

Sur le plan matériel, la frontière est donc réelle, mais c'est un ensemble complexe formé de plusieurs éléments. La muraille elle-même y perd son primat. La muraille frontière est-elle plus à chercher dans sa dimension symbolique ?

Intéressons-nous donc maintenant aux discours et aux pratiques qui véhiculent fortement cette vision de frontière pour caractériser la muraille. Le phénomène majeur reste le développement des opérations de rénovation qui s'est systématisé à partir de 1986. La muraille est alors sortie de son relatif anonymat pour devenir un enjeu urbain et historique. L'acteur principal de ce scénario est la Municipalité métropolitaine d'Istanbul qui nous intéressera dans ce chapitre, car c'est elle qui propose nous semble-t-il la mise en scène de la muraille frontière.

Le metteur en scène

La rénovation de la muraille ne date pas de l'inscription d'Istanbul au patrimoine mondial de l'humanité par l'Unesco. Les premières

rénovations ont débuté dès l'empire byzantin, après les séismes ou les attaques de la ville. Il y avait d'ailleurs à cette époque des rénovations comme des modifications. À partir du XIX^e siècle, cependant, la muraille perd sa fonction militaire défensive avec l'augmentation de la puissance des canons navals. Une période de lente agonie commence. Les dégradations, dues aux tremblements de terre, à la pollution, aux utilisations inadaptées, augmentent dans les années 1950, lors de la première explosion urbaine. Quelques timides opérations de rénovation commencent à la fin des années 1950, très localisées. En fait, seule la forteresse de Yedikule, en grande partie de construction ottomane, sera réellement rénovée. Ailleurs, la muraille est couverte d'un réseau dense de *gecekondus* (littéralement "posé la nuit", nom donné en Turquie à l'habitat spontané, construit sans autorisation) et de petits ateliers.

En 1986, les premières opérations systématiques de dégagement et de rénovation commencent. Entreprises à la va-vite et sans consultations archéologiques, elles aboutissent à un résultat clinquant et étrange qui est l'objet de vives critiques relayées par les médias. Une tentative de restauration archéologique est alors menée avec deux architectes spécialisés sur une toute petite portion près de Yedikule. Depuis, la rénovation continue, mais sur l'ancien mode. Les parties rénovées donnent ainsi une impression de patchwork anarchique. Les parties privilégiées ont été les portes : portes de la conquête par Mehmet le conquérant d'abord, puis certaines autres. Quelques tronçons çà et là ont également subi des travaux. L'ensemble donne donc une impression de vaste mise en scène, bien visible, grandiloquente, mais bancal.

Nous avons rencontré les services de L'IBB (*İstanbul Büyükşehir Belediyesi*, Mairie du Grand Istanbul), qui est le propriétaire et le maître d'ouvrage de tout cela. Concrètement, L'IBB commande des opérations de rénovation sur de petites portions de murs. Elle est aidée financièrement par des organismes internationaux, dont la Banque Mondiale. Elle fait un appel d'offres puis choisit le projet d'une entreprise. Dix entreprises différentes se sont succédées depuis 1992, qui ont donné autant de versions différentes des tronçons rénovés. C'est actuellement une seule et même entreprise qui réalise les chantiers. Cette entreprise n'est pas



Travaux de "restauration" en 2001

spécialisée dans ce type de travail. Nous avons rencontré un ingénieur et un chef de chantier, ainsi que des ouvriers, à des endroits et des moments différents. L'un d'entre eux, le premier, a été plus bavard que les autres. D'après lui, l'İBB fournit d'abord un cahier des charges très strict. La priorité est donnée aux endroits dangereux. Ainsi, la rénovation de la portion de Silivrikapı a-t-elle fait suite à une mort causée par un effondrement. Après avoir dans un premier temps vanté son entreprise, il déclare par la suite être conscient du gâchis de ces travaux, réalisés sans étude préalable et sans savoir-faire spécifique à ce type de chantier. Il finira par déclarer "je sais bien, on fait de la merde, mais c'est comme ça". Par ailleurs, des voix ont mis en cause le principe actuel d'attribution de ce marché à une même entreprise.

À la Mairie, nous rencontrons deux services, celui de la Direction de la construction des bâtiments, et celui de la Direction de la protection de l'environnement des monuments historiques. Ces deux services sont censés être les principaux responsables de la gestion du dossier muraille. Ils confirment le mode de programmation des opérations de rénovation : il s'agit uniquement des priorités en terme de sécurité. Ainsi, depuis le tremblement de terre du 17 août 1999, y a-t-il en continu un chantier en cours. Mais un premier constat s'impose alors que nous sommes reçus dans les bureaux, avant même de s'intéresser au discours. Lorsque nous demandons des informations ou des dossiers sur la muraille, il y a d'abord un petit vent de confusion. Quelques subalternes partent chercher des dossiers dans d'autres pièces, ne trouvent rien, repartent. Les recherches aboutissent

enfin : le service officiellement chargé de la rénovation de la muraille ne trouve qu'un petit dossier de quelques pages sur la rénovation de deux tours entre 1991 et 1993. Nos interlocuteurs ne pourront nous en dire plus. Il ne semble pas que nous ayons eu affaire à du secret ou de la dissimulation d'information, car plus tard dans l'entretien nous serons confrontés à cela en cherchant à nous procurer un énorme et passionnant atlas à usage interne de photos aériennes de tout Istanbul. Les attitudes différentes ne laisseront pas de doute.

Qu'en conclure ? Tout d'abord, il n'y a pas de coordination entre les différents services chargés du dossier, qui s'ignorent. Cette caractéristique de l'administration pléthorique et chaotique est peut-être héritée de l'administration ottomane, mais pour la muraille cela se double d'un autre problème : il n'existe pas de plan d'ensemble pour la muraille, au niveau de sa rénovation, de projets à moyen terme, de son inscription dans un schéma directeur. Rien. Donc le flou règne qui autorise à bien d'improvisations. Le réseau décisionnel se perd dans les hautes sphères. Un système s'est mis en place, en fait, et fonctionne de lui même : une entreprise plus ou moins liée à la Mairie réalise des travaux (et s'arrête quand la Mairie ne paie plus) sur les portions qui ont souffert du dernier tremblement de terre.

De ce fait, les discours que nous avons pu recueillir sur la muraille sont courts ou inexistant. Au pire, il ne s'agit que d'un site touristique parmi d'autres. Au mieux, on nous a dit que des opérations de "nettoyage" seraient réalisées pour chasser les jardiniers (de Yedikule à Mevlânakapı). Rien sur l'histoire ou la conservation, rien sur le patrimoine, rien non plus sur l'occupation humaine actuelle, hormis le projet de détruire les jardins pour les remplacer par des espaces verts, rien sur la circulation automobile ou piétonne (cette absence de discours est à comparer avec les rares discours des "spécialistes" du patrimoine, qui sont presque exclusivement des architectes, avec un discours uniquement architectural sur la muraille. Quant à l'évocation de la muraille dans les médias, elle joue presque exclusivement sur le registre de la décrépitude).

Piètre mise en scène, alors. Pourtant, un événement vient tous les ans contredire tout ceci. Le 29 mai, chaque année, est commémorée

la “libération (ou conquête) d’Istanbul” (que l’on appelle la “conquête de Constantinople” en Europe) par le sultan Fatih Mehmet II, Mehmet le conquérant. Ce jour-là, à l’issue d’un long siège, cinquante janissaires profitant d’une erreur des Byzantins purent s’introduire dans la muraille et planter leur drapeau en haut d’une tour. Ce geste galvanisa les troupes et les Turcs déferlèrent dans la ville. Chaque année, le 29 mai, une cérémonie de reconstitution a lieu sur la muraille. Une porte est choisie (sans souci de vérité historique) et toute la matinée, discours, défilés d’enfants, reconstitution historique et parades militaires se succèdent. C’est le moment fort de la vie de la muraille dans l’imaginaire collectif des Stambouliotes. Sur le site, la muraille est parée de drapeaux turcs et ottomans, la télévision est là, et un public sans doute aussi nombreux que les participants et figurants. Les accès routiers sont bloqués et la rocade fourmille de policiers et de militaires. Les personnes que nous avons rencontrées lors de la cérémonie du 29 mai 2001 étaient galvanisées par un sentiment guerrier, sur lequel joue facilement le pouvoir politique, surtout certaines factions de celui-ci. Nous avons été saisi par la tension que faisait naître cette ambiance belliqueuse. Par ailleurs, deux portes, Edirnekapi et Topkapi, sont ornées d’une grosse plaque de marbre gravée, d’un mètre sur deux, qui rappelle ce jour de la conquête et l’entrée dans la ville de Mehmet II.

Ainsi la mise en scène de la muraille frontière ne s’opère-t-elle qu’en référence à la conquête de la ville. La rénovation de parties de la muraille a bien eu lieu, mais d’abord pour répondre aux exigences, par ailleurs intéressantes, du classement de la ville par l’Unesco, puis pour répondre aux impératifs touristiques des années 90, enfin pour des raisons de sécurité. On ne note aucun investissement symbolique du bâtiment dans son intégralité physique ou dans son épaisseur historique, tout restant polarisé sur le moment sacralisé de la conquête. Le processus de patrimonialisation semble ainsi inachevé, et de toute façon incomplet. Cela d’autant plus que l’acteur principal, l’İBB, qui dispose des ressources matérielles et symboliques pour faire aboutir le processus, ne semble pas vouloir modifier son approche. Ce

ne sont pas les quelques minorités ethniques ou les touristes cultivés (la muraille est quasiment absente des circuits de groupe) qui peuvent avoir aujourd’hui un poids sur le processus, pas plus dirait-on que les organismes internationaux ou les éventuels financeurs européens.

Bien, mais pourquoi cette polarisation exclusive sur la conquête ? C’est ici qu’il nous faut relier le local au global, et considérer d’une part le travail de la mémoire qui s’opère sur l’épaisseur historique d’Istanbul, et d’autre part certains aspects de la problématique identitaire turque.

La gestion du refoulé

La polarisation sur la conquête joue sur le registre belliqueux, mais surtout elle est exclusive. Référence unique au milieu d’un foisonnement de faits historiques, sa présence exclusive est suspecte. Autrement dit, si l’on ne montre que la conquête, c’est que l’on veut cacher le reste. De manière consciente ou inconsciente. C’est un véritable travail de la mémoire qui s’effectue ici, dans le sens de M. Halbwachs⁵. Tant les pratiques de rénovation que la remémoration de la conquête expriment les cadres collectifs de la mémoire et le projet sociétal à l’œuvre ici. Les premiers sultans ont été confrontés au problème des traces de leurs prédécesseurs. Les attitudes ont été diverses pour résoudre le problème, mais toujours il a fallu imposer l’identité ottomane et le marquage de l’espace sur un sol où de multiples cultures ont laissé leur empreinte. Le fait que le prédécesseur direct ait été l’Empire byzantin, l’adversaire de la conquête, constructeur de tant de bâtiments et de signes a encore accentué le problème. Ce problème identitaire se retrouve dans la Turquie d’aujourd’hui. L’avènement de la République en 1923 a voulu tourner le pays vers l’occident, mais les Turcs sont aujourd’hui encore déchirés entre des référents identitaires complexes et divergents. Le balancement entre plusieurs modèles de “faire communauté politique” et les difficultés pour affirmer clairement une identité ont généré des tensions, qui ont elles-mêmes donné naissance à un sentiment nationaliste fort dans l’imaginaire collectif, comme une réponse rassurante aux indécisions face à l’extérieur... et au passé (alors que la question de l’antériorité est obsédante).

⁵ *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris : Albin Michel, 1994.

Arrivés sur un sol “après d’autres”, (alors que la question de l’antériorité est obsédante) en mal d’identité, il faut donc sur-affirmer les signes du groupe. Ainsi, les sultans ont construit des mosquées plus hautes que les églises, transformé ou rasé les bâtiments byzantins, et bien sûr bâti leurs propres constructions. Ce sont là des faits somme toute assez universels. Mais l’Empire ottoman disposait au moment de la conquête d’une puissance que n’a pas la République turque, et la nature des tensions y était différente. Nous n’écrivons pas ici l’histoire de l’Empire ottoman et de la Turquie. Simplement, le passé pose problème aujourd’hui, car, d’une part, le malaise identitaire se fait crûment ressentir, notamment dans les villes avec la cohabitation d’élites occidentalisées et de paysans anatoliens, et d’autre part parce que malgré le travail de l’histoire et de la mémoire, de nombreux éléments du passé non-turc sont encore visibles et perçus comme problématiques.

Ces restes sont autant de “refoulé” que la quête identitaire veut taire. Jusque dans les années 1970, les restaurations concernaient presque exclusivement les sites ottomans. C’est l’époque où les autorités déclaraient à propos des sites byzantins ou plus généralement “non ottomans” “ça ne nous concerne pas, ce n’est pas notre culture”. L’avènement du tourisme de masse, et dans une moindre mesure l’action de quelques élites universitaires, ont changé les choses. Mais ces rénovations se situent d’une certaine manière hors du champ de la mise en scène officielle de la “prestigieuse histoire d’Istanbul”. L’élection d’une municipalité islamiste en 1994 et la montée en puissance du parti nationaliste d’extrême droite a renforcé le phénomène (au sujet de l’islam, on pourrait peut-être évoquer l’analyse de D. Sibony⁶ du mode d’affirmation de l’islam, qui arrive en troisième position dans la même généalogie monothéiste, et qui doit s’affirmer en référence-opposition aux deux religions précédentes). À l’opposition turc/byzantin s’ajoute une opposition musulman/chrétien (on citera pour exemple les projets récents mais finalement abandonnés de refaire de Sainte Sophie une mosquée). Le byzantin-chrétien est ainsi un refoulé, qui

doit rester enfoui, ou tout au moins discret, si ce n’est dans les mises en scène touristiques.

Le travail de mémoire s’opère donc dans ce projet, celui d’une société amnésique, pourrait-on dire. La muraille n’est de cette façon que le lieu qui rappelle, célèbre, met en scène la conquête de la ville, la victoire de la nation turque et de l’islam, l’affirmation de l’identité turque sur un espace à s’approprier matériellement et symboliquement. Mais ce projet bute sur des difficultés. En effet, les signes du passé non-turc surgissent ou affleurent partout, parfois sur des objets ambivalents (turcs et non-turcs). Remparts, églises, colonnes, inscriptions, bâtiments divers sont nombreux, sans cesse rappelés par la présence de touristes ou d’archéologues. Nous retrouvons ici le poids de la matérialité de l’espace, le rôle de l’axe spatial dans la dialectique espace/social. Le combat symbolique donne ainsi lieu à une véritable gestion du refoulé, exprimant la tension entre la quête identitaire et un espace physique visible qui impose un rappel constant de ce refoulé.

C’est nous semble-t-il dans ce sens qu’il faut interpréter la mise en scène partielle et très sélective de la muraille par le pouvoir politique, ainsi que les pratiques et les discours officiels qui touchent cet édifice. L’espace devient ici une ressource symbolique, une ressource pour construire la mémoire.

La muraille, frontière détournée

Nous arrivons maintenant au “local” dans sa dimension très concrète. Dans le même temps, nous entrons résolument dans le monde du piéton, et c’est de ce point de vue que nous nous situerons dans cette partie.

On a vu plus haut que la muraille était le théâtre d’une occupation humaine polymorphe. Pour A. Bourdin⁷, le mode d’occupation d’un espace se définit par trois dimensions. La première est l’usage, qui se décompose lui-même en : utilisation (localisation des pratiques liées à l’espace, lieux de travail, de consommation, parcours...), colonisation (localisation et cohabitation sont produits par les normes de groupes sociaux), et appropriation (manière dont un

⁶ Dans son ouvrage sur *Les trois monothéismes*.

⁷ *Le patrimoine réinventé*, Paris : PUF, 1984.

individu ou un groupe va tenter de posséder un espace : pratiques commerciales, culturelles, achat de logement...). La seconde dimension est le degré d'unité de l'occupation et la manière dont elle s'établit (un mode d'occupation peut prévaloir quelque part mais n'est presque jamais exclusif). La troisième et dernière dimension consiste à élaborer une logique à partir, d'une part, des axes utilisés pour interpréter les situations spatiales, et, d'autre part, des valeurs privilégiées pour leur donner du sens. Il faut pour cela croiser l'analyse des individus ou groupes localisés (quelles caractéristiques de localisation ?), l'analyse des caractéristiques des espaces dans lesquels ils sont localisés, et enfin l'analyse des valeurs et des normes qui sous-tendent les sens, les représentations et les images que les groupes donnent à ces espaces.

Qui fait quoi ?

Quatre groupes sont sommairement identifiables selon leur mode d'usage de l'espace. Rappelons que ces catégories ont été définies pour les besoins de l'analyse, et qu'un même individu peut appartenir à plusieurs catégories.

Le premier groupe est celui des riverains qui habitent les quartiers jouxtant la muraille. Compte tenu de l'éloignement des habitations côté extérieur (au moins 500 mètres), on parlera ici des habitants du côté intérieur et de quelques travailleurs du côté extérieur (notamment les employés des cimetières). Il y a plusieurs types d'habitats, et plusieurs groupes différents. La majorité (hormis la majorité silencieuse des immenses cimetières musulmans et chrétiens qui bordent la muraille) est constituée de salariés ou petits commerçants au noir (souvent deux activités sont nécessaires pour vivre) qui habitent dans les petits immeubles de trois ou quatre étages. Ils forment une sorte de sous-classe moyenne, si l'on peut se permettre cette expression bizarre, qui représente la majorité de la population stambouliote. Ce sont des immigrants d'Anatolie (presque tous paysans avant leur arrivée) ou des descendants d'immigrants. On trouve également quelques petits ateliers d'artisans ou de mécaniciens. Une zone entre Ulubatlı et Edirnekapi est exclusivement habitée par des tziganes sédentarisés qui pratiquent sur place une forme de prostitution familiale. Enfin, les minorités grecque et

arménienne sont présentes, et se retrouvent autour des petites églises orthodoxes et grégoriennes qui bordent la muraille (il y a ainsi 50 fidèles tous les dimanches à l'église *rum* orthodoxe de Belgradkapi).

Le second groupe est celui des passants, des personnes qui franchissent la muraille, la traversent ou la parcourent, s'y arrêtent parfois pour des temps plus ou moins longs. Il s'agit d'individus isolés ou de petits groupes de 2 à 10 personnes. L'enquête sur leurs origines et leurs positions sociales révèle une grande disparité, seules les classes supérieures manquent à l'appel. Les gens qui ont un logement proviennent des arrondissements proches. Ces gens viennent se reposer, s'isoler ou se retrouver, discuter, faire la sieste, manger ou boire de l'alcool. La toxicomanie (alcool et drogues) trouve dans la muraille un endroit discret et permissif, en particulier le soir et la nuit, mais pas exclusivement. Nous avons vu également près d'Edirnekapi un vieil homme installer dans une petite niche à un mètre cinquante du sol une sorte de comptoir à *raki* (alcool turc). On trouve également des couples jeunes qui viennent s'y cacher : rencontres, flirts ou relations sexuelles, ils trouvent eux aussi ici un espace tranquille de tolérance/permissivité, à l'abri du contrôle social permanent. De nombreux "errants" sans travail, parfois de passage à İstanbul où ils sont venus tenter leur chance avant de retourner dans leur *memleket* ("bled", village ou région d'origine), arpentent aussi en nombre la muraille, qui devient refuge. On trouve aussi du côté du donjon d'Anemas un groupe d'enfants guides-racketteurs d'une dizaine d'années. Il n'est pas rare de rencontrer de vieilles femmes récoltant des herbes pour manger ou pour soigner (la rencontre la plus étonnante fut celle de Serna, qui cueillait des orties pour en faire un remède contre le cancer d'un de ses proches). Enfin, des charretiers font paître leurs chevaux sur les espaces laissés à la verdure.

Le groupe qui travaille mais n'habite pas dans la muraille est en majorité constitué des jardiniers qui officient entre Yedikule et Mevlânakapi. Ils sont pour la plupart originaires de Kastamonu (au nord d'Ankara) et vivent souvent à Zeytinburnu (vaste arrondissement côté extérieur). Avec peu d'outils, ils ont réussi au fil du temps à transformer l'intérieur de la muraille et tout l'espace devant le rempart



Les *bostan* dans l'épaisseur de la muraille

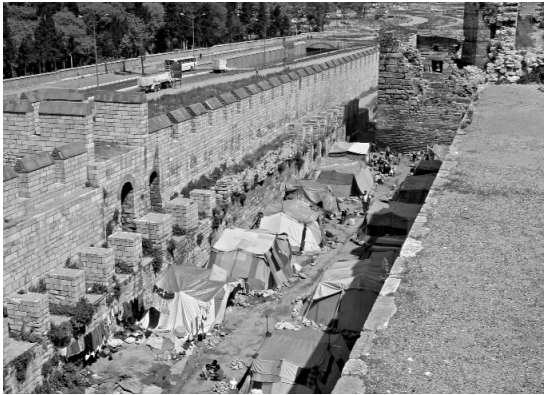
jusqu'à l'ancien fossé maintenant comblé en un ensemble de parcelles ordonnées au millimètre : carrés géométriques, alignements parfaits des sillons, désherbage scrupuleux. Ils ont également construit avec peu de moyen un système d'irrigation performant (ils ne veulent pas dire d'où vient l'eau), avec bassins et parfois pompes. Dans les parcelles, peu d'outils et beaucoup de débrouille. Nous avons vu ainsi Mert⁸ irriguer le bout de sa parcelle avec un bout d'assiette cassée guidant progressivement l'eau dans une rigole sur le sol. Ils se plaignent cependant de la mauvaise qualité de la terre, "pleine des déchets du mur". Ils paient un loyer annuel à la ville dont le montant serait équivalent à 8000 francs par an (ce chiffre reste à confirmer) par parcelle, les cultivateurs s'arrangeant entre eux pour la répartition entre familles. Il n'est pas possible de savoir si ce système est officiel : il l'est d'après certains, c'est un système de *bakshish* pour d'autres (n'oublions pas que le *bakshish* a un statut quasi légal), et pour certains responsables municipaux il s'agit tout simplement d'occupation illégale et gratuite. Nous ajouterons à ce groupe les quelques éleveurs ou gardiens de moutons que l'on trouve à trois ou quatre portes à l'approche du *Kurban Bayram* (fête du sacrifice), et plutôt seulement autour de Mevlânakapı le reste du temps.

Le quatrième et dernier groupe, enfin, est constitué des gens qui habitent, et parfois travaillent aussi, dans la muraille. On y trouve pour commencer, en habitat fixe (pièces du bâti, niches aménagées ou même creusées), les

hurdacı (récupérateurs) qui partent faire leurs tournées dans les arrondissements environnants, munis de leurs grands diables bâchés. Leurs campements s'apparentent en général à un chantier hétéroclite et sale, et sont souvent défendus par des chiens. À cela s'ajoute, toujours en dur, des immigrants récents, très pauvres, qui sont là en transition. On trouve encore des squatters récents et temporaires qui viennent de perdre leur emploi et/ou leur logement, et comptent bientôt "se refaire". Les *çingene* (tziganes), en habitat itinérant, forment peut-être l'effectif le plus important actuellement. Ils plantent leurs tentes dans les parties les plus cachées de la muraille, et sont le plus souvent invisibles de la rocade. Un campement compte environ une dizaine de tentes. Ils sont majoritairement originaires d'Adana et du Hatay (Antioche). Certains sont venus pour le ramadan, pendant lequel ils tiennent traditionnellement le rôle de *davulcu* (joueur de tambour) : par petits groupes, ils arpentent les rues vers 3 h 30 de la nuit pour réveiller les habitants avec le tambour et une mélodie chantée répétitive. C'est l'heure de se lever pour le repas avant la première prière et le lever du soleil, qui marquent le début du jeûne. Le ramadan terminé, ils restent parfois à Istanbul et cherchent de petits emplois et/ou mendient. L'afflux de tziganes à Istanbul semble constant, suivant le mouvement général d'exode. Ainsi, les campements dans les murailles, auparavant temporaires, tendent à devenir permanents. De la même manière, leurs activités s'étendent vers des registres plus durables. Nous avons ainsi pu voir les occupants d'un campement à Mevlânakapı exercer le métier de récupérateur. Particularité culturelle, les femmes, tout comme les hommes, tiraient l'*el arabası* (le diable bâché). Citons enfin deux cas particuliers : Faruk et sa petite menuiserie installée à la base d'une tour près du Tekfur Saray, dernier artisan installé dans la muraille, et Umut, occupant du dernier *gecekondü* du côté extérieur de la muraille, près d'Eğrikapı.

Il faut pour finir citer les nombreux animaux qui logent dans la muraille, achevant de perpétuer en pleine ville un mode de vie paysan (dont la muraille n'a pas le monopole, loin s'en

⁸ Pour préserver l'anonymat des interrogés "intra-muros" nous leur avons donné des prénoms fictifs.



Campement de *çingene* à l'intérieur de la muraille en 2001

faut). Chevaux, ânes, moutons (bien moins qu'il y a dix ans, suite aux interventions municipales) et chiens font partie du paysage (la charrette à cheval reste d'ailleurs un moyen de locomotion courant à Istanbul, et pas seulement dans les rues : on peut voir sur l'autoroute qui relie Istanbul à Ankara des poids-lourds lancés à 100 km/h doubler des attelages imperurbables).

La muraille est donc bien occupée, et de diverses façons. Le détournement de sa fonction primitive, avec l'abandon de sa vocation militaire, date du XIX^e siècle. Les opérations de rénovation et de dégagement des années 1990 ont éliminé une grande partie des *gecekondus* et des ateliers qui envahissaient le site, mais l'occupation a très vite repris (ou s'est maintenue en se modifiant). Cet espace, laissé à lui-même par les pouvoirs publics après les rénovations, a vu apparaître de nouvelles formes d'occupation, plus "sauvages".

Confrontations

L'analyse des pratiques est indissociable de celle des représentations et des images de la muraille, qui ont été un peu plus difficiles à cerner pour les occupants du lieu. Les jardiniers sont les seuls à avoir un discours clair et immédiat : la muraille est propre, c'est le résultat de notre travail, c'est nous qui nettoions, et en plus, nous devons payer un loyer ! À l'opposé, les tziganes ne produisent aucun discours sur la muraille même, qui est juste un lieu vide, à investir, parmi d'autres. Nous avons d'abord cherché quels étaient les modes de dénomination de la muraille. Un mot s'impose :

sur, qui signifie rempart. C'est le seul mot qui est prononcé sur le terrain. Chez les architectes, on trouve des nuances plus subtiles entre *kaleiçi* (dans la forteresse, intra-muros) et *kaledışı* (hors de la forteresse, extra-muros), mais ce langage ne concerne pas les acteurs de la muraille à proprement parler.

Nous avons voulu aller plus loin, et nous nous sommes pour cela servi d'un questionnaire photo. Cet outil devait permettre entre autres d'approfondir la recherche des images et des représentations collectives de la muraille. Six photos présentaient un panel de différents aspects représentatifs de la muraille : les jardins extérieurs entre Silivrikapı et Belgradkapı ; la trouée d'Ulubatlı ; Edirnekapı, porte de la conquête ; Ayvansaray et un cimetière résiduel, vue de l'échangeur ; un petit habitat-squatt aménagé dans une niche de la muraille ; et enfin un campement de *çingene* à l'intérieur de la muraille. L'identification de ces images permettrait de recueillir et d'analyser les représentations de la muraille par les différents acteurs de terrain de l'échantillon (les quatre catégories d'usagers et de riverains).

Le traitement des réponses donne les résultats suivants :

Taille de l'échantillon: 23 personnes interrogées.

Réponses obtenues :

Photo 1 : les jardins extérieurs entre Silivrikapı et Belgradkapı

Yedikule	5
Jardins de Yedikule	2
Silivrikapı	3
Mevlânakapı	2
Entre Silivrikapı et Topkapı	2
Zeytinburnu-Yedikule	1
Ulubatlı avant	1
Sulukule	1
Kozlu <i>mezarlığı</i> , cimetière de Kozlu	1
Entre Silivrikapı et Mevlânakapı	1
Là bas, en haut	1
Un très bel endroit à nettoyer	1
Ne sais pas	2

Photo 2 : la trouée d'Ulubatlı

Ulubatlı	8
Vatan caddesi	4
Topkapı	3
Edirnekapi	2
<i>Kaleiçi</i> , intra-muros	1
Yedikule	1
Entre Edirnekapi et Topkapı	1
En bas	1
Ne sais pas	2

Photo 3 : Edirnekapi, porte de la conquête

Edirnekapi	8
L'entrée d'Istanbul, à Topkapı	3
Topkapı	2
Belgradkapı	1
Silivrikapı	1
Une porte d'entrée	1
Trois solutions : Silivri, Top ou Edirnekapi	1
Ne sais pas	6

Photo 4 : Ayvansaray et un cimetière résiduel, vus de l'échangeur

<i>Haliç</i> , la Corne d'Or	4
Ayvansaray	3
<i>Sultan Eyüp mezarlığı</i> , cimetière d'Eyüp	2
Cimetière de Topkapı	2
Route d'Edirnekapi à Eyüp	1
Entre Eyüp et Balat	1
<i>Merkezefendi mezarlığı</i> , cimetière de M.	1
Cimetière de la fabrique de pain de <i>Haliç</i>	1
Cimetière de Mevlânakapı	1
En bas tout droit	1
Anemas	1
Samatya	1
Edirnekapi	1
Ne sais pas	3

Photo 5 : un petit habitat-squatt aménagé dans une niche de la muraille

<i>Evsizler</i> , les sans logement	2
Silivrikapı	2
Mevlânakapı	2
Sulukulekapı	2
<i>Haliç</i>	2
Les sans travail et sans logement	1
Écurie	1
Maisons de jardiniers	1
Dans les murs	1
Ayvansaray	1
Un endroit dangereux	1
Ne sais pas	7

Photo 6 : un campement de Çingene, gitans, à l'intérieur de la muraille

<i>Çingene</i>	2
<i>Evsizler</i> , les sans logement	2
Immigrés d'Anatolie, sans argent	1
Campements après le tremblement de terre	1
Maisons de jardiniers	1
Mevlânakapı	1
Silivrikapı, à l'intérieur du mur	1
Ulubatlı	1
Sultan mahallesi, vers Edirnekapi	1
Sulukule	1
Mevlânakapı	1
Un endroit très sale	1
Dans les murs	1
Ne sais pas	8

Cette extrême disparité des réponses se retrouve dans les sondages réalisés de façon empirique lors des palabres sur la muraille. Ces résultats montrent d'abord une grande imprécision dans les réponses. Si cela peut parfois être dû à la mauvaise vue de certains interrogés, les mal-voyants ne forment pas la totalité de l'échantillon. D'autre part, les problèmes de vue ont souvent été compensés par un examen fort

long, détaillé, et parfois en groupe, des photos. Cette imprécision doit être en fait interprétée comme une méconnaissance de la muraille dans sa totalité. Souvent, les interrogés peuvent identifier une des photos si elle correspond à l'endroit où ils se trouvent, ou où ils ont l'habitude d'aller. Au lieu d'une connaissance globale de la muraille, nous observons donc une connaissance de "points", de zones précises et limitées. L'analyse des micro-mobilités confirme cela : la plupart des passants fréquentent une petite zone. La muraille est souvent considérée comme un endroit peu sûr, on se rend donc sur les lieux apprivoisés. Même les errants ne parcourent jamais la muraille sur ses sept kilomètres de longueur, ils entrent, errent, puis sortent dans un périmètre d'un ou deux kilomètres maximum. Quand à ceux qui travaillent et/ou habitent la muraille, ils occupent un secteur limité dans la muraille et en sortent soit pour travailler (*hurdacı* se rendant dans les rues côté intérieur) ou pour rentrer chez eux (jardiniers habitant à Zeytinburnu).

Nous avons été plus loin en leur demandant quelles étaient les limites de leur territoire, et quels autres territoires s'étendaient au-delà (au nord, au sud, à l'est, à l'ouest). Nous avons dû nous baser sur une notion *a priori* du territoire pour poser nos questions. Pour cela, nous avons utilisé le terme *mahalle*, qui désigne à la fois le quartier administratif (subdivision de l'arrondissement, avec le *muhtar* à sa tête), et le quartier vécu, sans que ces deux notions ne désignent toujours le même espace concret. Là encore, nous avons rencontré des réponses surprenantes, hormis pour une petite minorité d'interrogés (policier, artisans, *muhtar*). Les limites du territoire comme la désignation des territoires environnants sont fait en références à de grands ensembles, presque toujours les arrondissements (Fatih, Zeytinburnu, Eyüp). Il y a ainsi un décalage entre l'espace vécu (petit périmètre) et sa représentation dans l'ensemble de la ville. Il manque un niveau intermédiaire, pour ainsi dire, qui indiquerait par exemple que le territoire s'étend entre telle et telle porte, s'arrête d'un côté au cimetière, de l'autre à la rue qui longe le mur intérieur, niveau qui correspondrait aux mobilités observées.

Ainsi, nous pensions trouver une vision linéaire de la muraille, et nous découvrons une vision partielle, ponctuelle, circulaire. Cette

vision linéaire, pré-notion du chercheur, est de l'ordre du macro, alors qu'à l'échelle du micro, cette méconnaissance globale de la muraille exprime le primat des "points" sur la totalité, dans les pratiques et les représentations.

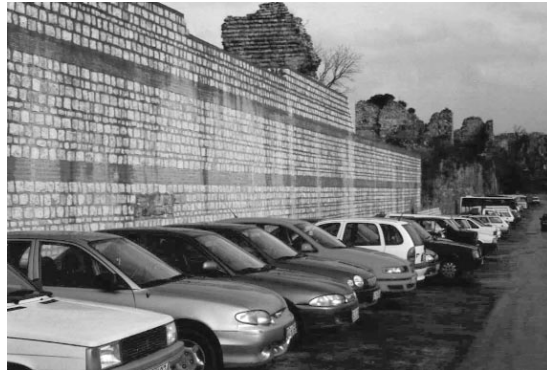
Il convient d'ouvrir ici l'analyse à la comparaison avec les représentations "de l'extérieur" de la muraille, c'est-à-dire à celles des individus et des groupes qui ne se rendent pas matériellement sur la muraille. D'entrée de jeu, nous pouvons infirmer une partie de notre hypothèse : il est difficile de mesurer un écart entre les modes d'occupation de la muraille et le discours officiel, car, on l'a vu dans le chapitre précédent, le discours officiel est quasi inexistant (Une anecdote à ce sujet. Le 29 mai, jour de la commémoration de la conquête, est le seul jour de l'année où les occupants de la muraille sont publiquement en face des pouvoirs politiques, nationaux et municipaux. Cette confrontation illustre parfaitement la politique de l'autruche : pendant plusieurs heures, à quelques mètres les uns des autres, les officiels, les figurants et le public vont participer au déroulement de la cérémonie, pendant que les jardiniers continueront de bêcher et de sarcler comme si de rien n'était. Pas de regards, chaque monde ignore l'autre, même si l'on devine dans cette attitude des jardiniers une forme de résistance ou de provocation.)

Il existe par contre un écart plus clair entre l'image touristique (site historique, généralement mentionné dans les guides ou les tours mais jamais visité sur place) et la pratique locale. Cet écart semble toutefois se réduire. Sans doute quelques rédacteurs ou correspondants d'éditeurs de guides ont-ils dû rencontrer quelques déboires sur place, car des mises en garde apparaissent aux chapitres "murailles théodosiennes". En outre, les circuits organisés, on l'a dit, ne s'arrêtent presque jamais sur la muraille, tout au plus un coup d'œil du bus en passant par la Kennedy Caddesi.

Alors que le discours des universitaires stationne souvent dans la contemplation orientaliste, le discours médiatique, vaguement historique ou architectural, joue plus souvent sur le registre de la déchéance. De fait, si on lit les journaux, puis si on fait un premier tour d'ensemble de la muraille, on peut se forger une première image assez ambiguë de la muraille. Pour notre part, nous avons imaginé au départ

la métaphore de la mâchoire cariée pour décrire son aspect visuel. Ces représentations sont cependant très partielles, car elles ne tiennent pas compte de la présence humaine autour et dans la muraille.

Il est plus intéressant de comparer les représentations locales des occupants de la muraille avec celles des riverains. Pour la majorité des occupants (passants, travailleurs, habitants), c'est soit un lieu tranquille, soit un simple lieu de travail fonctionnel. Pas ou très peu de conscience historique ou architecturale, ici. Il suffit de citer le cas de ces trois hommes bien habillés et nullement dans le besoin qui construisaient paisiblement une véritable écurie à l'intérieur d'une portion rénovée de la muraille, dans une des niches voûtées du mur principal. Les images et les représentations des riverains qui ne vont pas sur la muraille, parfois seulement la traversent aux portes principales, sont bien différentes. Il s'agit bien parfois d'un bâtiment historique, mais c'est surtout, avant tout, un lieu dangereux. C'est aussi un lieu sale, et de fait, de nombreuses décharges sauvages se déversent dans l'intérieur de la muraille. Pour Ozan, commerçant en linge de maison près de Mevlânakapı, "il ne faut pas se balader sur le mur, il y a des sniffeurs [de colle] et on peut se prendre un coup de couteau". L'arrivée récente d'un campement tzigane à cet endroit a provoqué bien des crispations. Ainsi, Nedim, *muhtar* de ce quartier de Veledi Karabaş, raconte son enfance passée là, à jouer et à pique-niquer sur la muraille, chose impensable aujourd'hui, "maintenant, je n'y vais plus". Dans le jardin de la mosquée Fatih Mihrimah Sultan, au pied d'Edirnekapı, Bahar et Can, deux pieux musulmans, évoquent les 150 mètres d'épaisseur de *gecekondü* qui enserraient la muraille avant son dégagement. "Maintenant, c'est rasé, tout est interdit, mais des gens vivent quand même là, tout le monde s'en fout". L'indignation perce dans leurs voix : "le soir, c'est dangereux, juste ici, derrière, il y a de l'alcool, du *rakı*, du vin, des seringues... !" Non loin de là, un autre jour, ce sera Savaş, un chauffeur de bus, qui, désirent vider son sac, enfoncera le clou : "il faut nettoyer le mur. C'est une belle chose, mais ce qu'il y a autour n'est pas bien. Il y a des gens qui viennent ici, contre la mosquée — vous savez, c'est comme une église — et qui boivent, et laissent les bouteilles là". Savaş est un islamiste pur et dur. Après avoir évoqué avec



La muraille et sa fonction de parking

des paroles sévères le contentieux franco-turc relatif à la question arménienne, il reviendra sur la nécessité de "nettoyer" toute cette déchéance sur la muraille.

Cette confrontation des images et des représentations montre un écart certain. Cela traduit un état de tension entre les occupants et les riverains. Les occupants actuels ont colonisé et se sont approprié la muraille et les riverains n'y vont plus. La cohabitation entre les deux groupes est difficile, voire conflictuelle en certains points, surtout depuis les occupations sauvages des dix dernières années. Les critiques les plus dures viennent des commerçants installés et des islamistes.

On a vu au premier chapitre l'appariement muraille-frontière s'estomper partiellement et l'analyse, ici, des micro-mobilités de l'échantillon "passants" renforce cela. Les franchissements de la frontière en voiture sont incontestables. Dans le monde du piéton, qu'en est-il ? Nos observations postées et itinérantes nous donnent des éléments de réponse. Il y a bien sûr des franchissements piétons de la muraille, mais cela ne touche qu'un petit nombre des micro-mobilités observées. Et la majorité de ces franchissements concernent des habitants des ruelles proches de la muraille côté intérieur qui vont prendre un bus sur la rocade. Dans nombre de cas, les déplacements viennent buter sur la muraille et ne la dépassent pas. Les individus ou les groupes viennent ainsi de la vieille ville et s'arrêtent sur la muraille, ou viennent de Zeytinburnu ou d'Eyüp et font pareil. Ainsi, on s'arrête sur la muraille (pour y faire toutes sortes de choses) plus qu'on ne la franchit !

L'épaisseur de la muraille

La muraille serait ainsi plus un objectif qu'un point de franchissement. De la même façon, il s'agit, pour les travailleurs, d'un lieu où l'on vient travailler, et pour les habitants, d'un lieu où l'on va habiter. Il faut donc considérer la muraille dans son épaisseur, c'est dans l'épaisseur que les choses se passent. Cette épaisseur peut être définie, selon les endroits, au minimum par les deux murs principaux (on dira mur est – côté intérieur, et mur ouest – côté extérieur), et au maximum par le mur est et la bande de jardins ou d'espaces verts (côté extérieur).

Avec ce que nous venons de dire des modes d'occupation de la muraille, nous allons procéder à un renversement de la perspective : ce n'est plus la muraille qui est une frontière, la frontière est en fait constituée par les murs de la muraille, et définissent un territoire à l'intérieur de ces limites. Ce territoire, l'intérieur de la muraille, est séparé des territoires environnants d'un côté par le mur est, vers l'intérieur, de l'autre par le mur ouest, le muret de l'ancien fossé ou certains bandes vertes, vers l'extérieur.

Ce territoire se différencie des territoires environnants à la fois par sa structure matérielle et par son mode d'occupation. Il s'autonomise ainsi en se différenciant. Voyons maintenant ce qui le caractérise. Mais auparavant, apportons une petite précision : cette définition de la muraille territoire ne s'applique pas uniformément dans ces termes aux sept kilomètres de remparts. Ainsi, certaines portions, par leur état, ne peuvent constituer un territoire aussi clairement défini – par exemple certaines portions entre Ulubatlı et Edirnekapi.

Le territoire dont nous parlons révèle d'abord sa dimension physique : son inscription dans l'espace, massive, a été évoquée dans le chapitre précédent. C'est également un territoire nommé, révélant un mode de dénomination remarquablement univoque ("*sur*"). C'est aussi un territoire différencié, au sens de R. Ledrut⁹, que nous avons évoqué dans la première partie. La population, ses pratiques, ses représentations, sont fortement différenciées des territoires environnants (et atomisées à l'intérieur même du territoire). On retrouve aussi la ségrégation d'Y.

Grafmeyer¹⁰. La ségrégation que nous observons ici semble moins résulter d'une politique déterminée que des effets de l'inégalité produite par la différenciation sociale, et des comportements individuels discriminatoires (par exemple, la venue des tziganes dans un endroit où ils peuvent planter leur campement au cœur de la ville sans être, sinon vus, du moins chassés). On a vu également que les valeurs de référence des groupes en présence se différencient, entre les riverains et les occupants de la muraille. Cependant, si l'on considère l'ensemble somme toute disparate des occupants, ce filtre se brouille (car les valeurs sont elles aussi disparates). Enfin, nous sommes ici en présence d'un faisceau de territoires bien réel, et non mythique.

De la frontière à la marge

La forme matérielle de ce territoire permet d'abord l'invisibilité. Cette invisibilité autorise donc toute une gamme de pratiques que nous allons évoquer. L'image du territoire (dangereux, mal famé) vient appuyer l'invisibilité, renforçant le potentiel des possibilités. À tel point d'ailleurs que certaines pratiques normalement dissimulées peuvent se laisser voir de loin, sans risques réels pour leurs auteurs (consommation collective d'alcool par exemple).

Ce territoire est le théâtre de mobilités : micro-mobilités liées aux pratiques des occupants, mais aussi mobilités résidentielles et sociales. Ainsi, Nur Akın, architecte, déclare dans un entretien : "peut-être qu'il y a...des gens qui restent longuement, qui vivent depuis 20 ans, même plus, qui vivent là et qui sont, qui meurent là, peut-être, mais je crois que la plupart des gens qui viennent s'installer là s'intègrent avec la ville en...5 ans, disons, entre 3 et 5 ans". Nous avons pu constater ces faits sur le terrain : une partie des occupants est en transition sociale et résidentielle, une autre partie reste sur place – ce qui tendrait à conférer à la muraille une dimension de "quartier". En fait, il semble que ce soit le croisement de ces deux types de mobilité qui confèrent à la muraille son caractère de territoire clairement identifié : halte connue de transition pour les uns, quartier fixe pour les autres. Quoiqu'il en soit, pour chaque groupe, habiter la muraille

⁹ *Sociologie urbaine*, Paris : PUF, 1968.

¹⁰ *Sociologie urbaine*, Paris : Nathan, 1994.

signifie une mise à l'écart temporaire ou durable du système, de la normalité.

La muraille donne à voir plusieurs types de pratiques : l'errance, le sommeil, l'isolement (pour se reposer, réfléchir). C'est aussi et surtout le lieu de pratiques jugées déviantes : alcool, drogue, sexe, trafics divers. Mais si l'on dit pratiques déviantes, on doit s'interroger : déviantes par rapport à quoi ? Ces pratiques relèvent des comportements réprouvés par l'ordre moral dominant, issu de l'islam, et, dans une moindre mesure, par l'ordre moral ascendant, celui des classes supérieures occidentalisées (désignées ainsi pour faire court, car on pourrait écrire un chapitre entier sur l'émergence et la définition des classes supérieures occidentalisées à Istanbul et en Turquie...).

La muraille, lieu pratique et symboliquement opposé à l'ordre dominant, est d'ailleurs parfois le théâtre d'affrontements politiques. Ainsi, en février 2001, avait lieu comme chaque année le nouvel an kurde, le *newroz*. Les préavis officiels de la manifestation festive populaire — une manifestation plus mondaine était organisée dans une salle en périphérie — ont tous été rejetés par la municipalité et la police. La manifestation s'est donc déplacée sur l'esplanade de Topkapı : feux de camps, repas collectifs, chants et danses ont rassemblé plusieurs milliers de personnes. Immanquablement, les forces de l'ordre sont intervenues pour disperser la manifestation non autorisée. Lors des affrontements, les manifestants se sont retranchés dans la muraille, d'où ils ont pu défier les forces de police pendant une partie de la nuit. Lieu symbolique mais aussi concret d'opposition. La police et l'armée étaient déjà intervenues plusieurs fois à cet endroit pour diverses raisons, liées notamment à la destruction de l'ancien terminal des autocars interurbains (*otogar*) et des marchés qui l'entouraient, les affrontements les plus forts ayant eu lieu en 1997.

Ce territoire est enfin un lieu de refuge. Refuge pour les groupes trop faibles financièrement pour pouvoir se loger légalement, refuge aussi pour tout un pan d'économie souterraine

(qui représente sans doute 40 % du PIB turc). Refuge donc pour ceux qui sont à l'écart du système économique. Jardiniers, commerçants de rue, mais aussi *hurdacı*, qui sont les véritables nettoyeurs d'Istanbul (une étude, à vérifier par ailleurs, montre qu'ils recycleraient environ 60 % des déchets domestiques. Dans une ville comme Istanbul où les revendications écologiques sont encore balbutiantes, ce chiffre est à rapprocher des chiffres des pays occidentaux...). Ces récupérateurs arpentent tous les quartiers, sans exception, mais ni les habitants ni les autorités ne veulent les voir, ils sont pour ainsi dire "transparents", "invisibles" dans la ville, tous comme leurs habitats, en particulier dans la muraille.

Muraille refuge, donc, mais refuge organisé. C. Deboulet¹¹ a ainsi montré pour le Caire comment l'habitat d'initiative populaire était régi par des règles importées des lieux d'origine vers la ville, et comment derrière les apparences ces lieux étaient en fait organisés. Cette analyse s'applique en partie à la muraille, que l'on songe seulement à la vision des cultures ordonnées de Yedikule, ces potagers qu'on dirait "à la française". Cette analyse s'applique moins directement aux pratiques déviantes que nous avons évoquées auparavant, même si des codes de cohabitation existent entre les différents occupants de la muraille (codes d'ailleurs plus ou moins souvent transgressés).

Déviance, mise à l'écart économique, opposition à l'ordre dominant, refuge, voilà en définitive les traits plus profonds de la muraille-territoire. La muraille devient ainsi à la fois une marge et une soupape, ou autrement dit remplit les fonctions de marge et de soupape. Soupape sur le plan des pratiques temporaires, où s'exprime un refoulé derrière lequel on devine le poids de la pression sociale et de l'ordre moral (renforcé/confirmé par l'élection et la réélection des islamistes à l'İBB et dans la quasi totalité des arrondissements). Marge sur le plan des pratiques durables : ce qui se passe dans la muraille se pose en marge du mode de production dominant, hors du "cycle de la marchandise" pour reprendre les mots de R. Ledrut¹². La marchandisation de l'espace et l'étalement de la

¹¹ Conférence du 16/12/96 à l'IFEA : "L'habitat d'initiative populaire au Caire ou le mythe de l'anarchie urbaine : enjeux d'une compréhension anthropologique", *lettre de l'OUI*, 10, Istanbul, 1997.

¹² *Sociologie urbaine*, Paris : PUF, 1968.

publicité avancent à grande vitesse dans la ville. La mise en marge d'une frange grandissante de la population est accélérée par la tension entre d'une part une crise économique endémique et une dévaluation-inflation galopante et d'autre part une marche forcée vers le modèle américain. Les politiques d'ajustement structurel du FMI ont d'ailleurs suscité des vagues d'agitation sociale, vite réprimées. La pression de l'ordre économique vient ainsi renforcer la pression de l'ordre moral. On peut voir aussi le visage de la muraille-marge dans la confrontation des discours sur le travail : pour les riverains, les occupants n'ont pas de travail, alors que les occupants déclarent, eux, en avoir. Retrouvons notre notion de frontière : en entrant dans la muraille, on passe donc la frontière "dedans/ dehors" du cycle de la marchandise, le mode de production dominant. On passe la frontière entre l'intégration sociale et la marge.

Continuons un peu sur ce registre en opérant un détour par H. Lefebvre¹³, chez qui l'espace social est un produit social qui contient les rapports sociaux de production. Il faut pour l'auteur se situer au cœur des pratiques sociales afin de montrer les enjeux et les rapports des sujets à l'espace. H. Lefebvre définit la triplicité de la figure de l'espace. Dans le champ de la pratique sociale, on a le "perçu", pratiques quotidiennes et inconscientes des habitants, "lieu de l'ineffable". Dans le champ de la représentation de l'espace, on a le "conçu", planification urbaine et décisions technocratiques, "ordre rationnel". Dans le champ de l'espace des représentations, enfin, on a le "vécu", espace des usagers, lieu de l'imagination et du symbolisme, "demeures poétiques". Dans les faits, le conçu domine le vécu pour l'auteur, et le perçu exprime la domination du capital. Si l'on tente d'appliquer ce schéma à notre objet d'étude, on pourrait proposer d'associer le perçu à la marge et au refoulé de l'ordre "libéralo-musulman" (l'expression n'est pas de nous), le conçu aux discours historiques et aux réponses sécuritaires qui touchent la muraille, et le vécu aux conflits sociaux et aux tensions qui agitent cet espace. Poursuivons avec H. Lefebvre : "le capitalisme a son espace,

un espace abstrait, dont la fonction est de permettre le triomphe de la marchandise". Adapté à notre terrain en 2001, cela pourrait vouloir dire que la muraille, en tant que barrière concrète, élément enraciné et concrètement structurant, est un obstacle abandonné aux marges qui ne rentrent pas dans le cycle actuel de la marchandise (réseaux, flux, économie abstraite). C'est un angle d'analyse parmi d'autres...

Car nous pourrions aussi approfondir l'approche plus spécifiquement anthropologique de l'occupation humaine organisée de la muraille. Ce n'est pas qu'une marge économique, des modes de vie particuliers s'y mettent en place, avec des codes, des règles, certains types de rapports sociaux. Les jardins en sont un bon exemple. Nous avons évoqué plus haut avec C. Deboulet¹⁴ l'organisation de ces microsociétés. Nous avons en effet affaire ici à un mode de production organisé, avec des ressources, des débouchés, un système d'échange avec l'extérieur. C'est d'ailleurs sur le plan économique et technologique (adductions d'eau "astucieuses", outillages, mises en valeur particulière du sol, découpage du terrain...) que cette société se particularise et pourrait devenir un objet d'étude en tant que tel. Sur les plans religieux ou des structures de la parenté, on retrouve le modèle rural turc. Par contre, le système technologique et de production des *bostancı* (jardiniers) mériterait une analyse anthropologique plus poussée. Nous pensons par ailleurs, dans l'optique de l'anthropologie appliquée, que ce mode de production original pourrait être défendu comme modèle alternatif à développer dans le cadre des changements globaux qui touchent Istanbul et plus globalement la société turque. Cette conscience d'un modèle alternatif n'est pas présente aujourd'hui chez les jardiniers qui reproduisent, en l'adaptant de manière originale, le mode de vie et de production de leur campagne d'origine. On peut d'ailleurs penser que proposer un modèle alternatif suppose la connaissance et/ou la maîtrise partielle du système dominant ; or c'est justement par manque de maîtrise de ce système que ces jardiniers se sont installés là.

¹³ *La production de l'espace*, Paris : Anthropos, 2^e édition, 1981.

¹⁴ *Op. cit.*

Dernier élément de cette analyse, nous évoquerons à nouveau l'opposition intérieur/extérieur. Ce couple de représentations fonctionne pleinement pour les groupes en tension ou en conflit sur le terrain : riverains d'un côté, occupants usagers de la muraille de l'autre. Vu de l'intérieur, la muraille retrouve par un curieux retournement sa fonction défensive : elle protège de la violence symbolique, au sens de J. Rémy et L. Voyé¹⁵ de l'ordre et de la norme, contre laquelle les populations qui occupent la muraille se trouvent démunies. Face à un ordre dominant qui promeut, entre autres, une société de l'apparence, le refuge devient aussi ce qui permet l'invisibilité.

Nous sommes partis du constat d'une muraille frontière détournée (par rapport à ses fonctions primitives et aux discours extérieurs), et nous sommes arrivés à la muraille marge et soupape (instituée en territoire aux frontières lisibles). Cette analyse amène à son tour une question : pourquoi la muraille ? Ou, plus clairement, qu'est-ce qui fait que la muraille joue ce rôle ? Un premier élément de réponse réside sans doute dans sa matérialité (formes "pratiques"), et nous retrouvons encore une fois le poids que peut avoir la matérialité de l'espace, ce qui justifie à posteriori la référence à l'approche objectale de P. Sansot¹⁶ (aller des lieux aux hommes). Mais ce n'est pas tout. Nous sommes en face d'un espace en mouvement qui a connu, depuis une quinzaine d'années, d'importants bouleversements. Ces changements se poursuivent aujourd'hui, et entrent en tension avec ce qu'est devenue la muraille, avec ses modes d'occupation. C'est en explorant cette piste du changement social, et du changement permanent, que nous nous demanderons quels types d'espaces deviennent des "marges" et des "soupapes".

Muraille sauvage, muraille domestique

Nous nous tournons ici vers le pôle social et affirmons son importance : l'action des hommes modifie l'espace. En analysant les changements

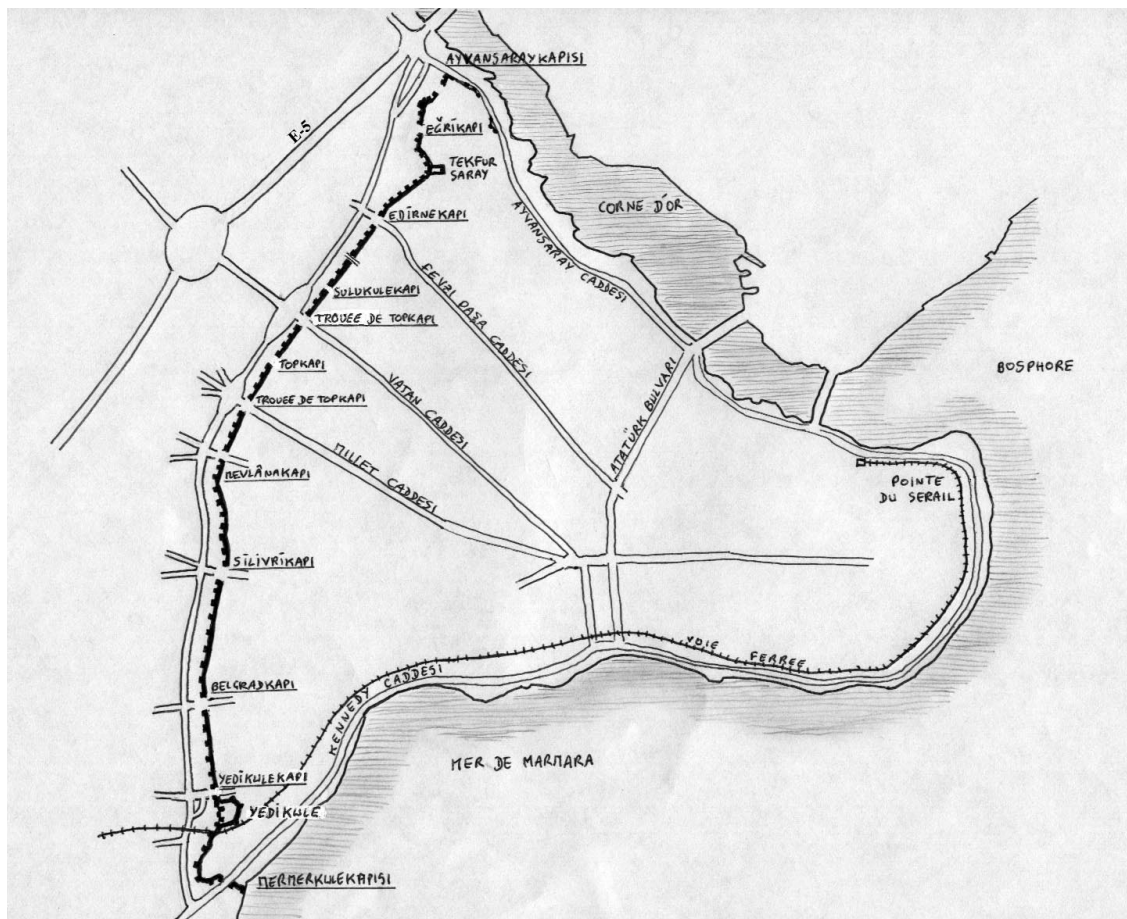
et les recompositions qui affectent la muraille, nous faisons une analyse en terme de processus. Cette analyse rassemble les deux axes de la dialectique espace/social, notamment dans son articulation avec la dialectique local/global. Au final, elle tente de se garder d'une logique strictement binaire en préférant une mise en tension des différents éléments de l'analyse, des rapports sociaux et de l'espace.

Renversement

En continuité avec ce que nous venons de dire dans les parties précédentes, nous parlerons ici de la muraille territoire (plutôt que frontière) en tentant donc, pour commencer, de déterminer s'il s'agit d'un territoire segmenté. Nous avons vu plus haut que l'absence de planification dans les opérations de rénovation donnait pour résultat un *patchwork* inégal, avec des sections complètement rénovées, d'autres pas du tout, et entre les deux un panel visuel assez disparate. D'autre part, nous avons vu aussi que les pratiques de la muraille étaient atomisées, qu'elles s'étendaient sur des zones limitées du rempart. Enfin, les représentations mentales de la muraille mettent en avant le ponctuel et le circulaire sur le linéaire. On peut donc considérer que la muraille est un territoire segmenté, mais en précisant tout de suite la complexité de cette segmentation. En effet, les différents segments observables peuvent se recouper ou se recouvrir, du point de vue des acteurs. Ainsi, la Mevlânakapı peut être comprise dans un segment-bande de trois kilomètres du point de vue des jardiniers, elle peut définir la limite du *mahalle* de Veledi Karabaş pour la Mairie, elle peut être encore un point de passage isolé, peu utilisé et mal famé, pour les riverains du quartier. La différenciation des segments est aussi à mettre en relation avec les temporalités de la muraille : la délimitation et la nature de certains segments changent entre la période du jour et celle de la nuit (par exemple la zone d'Edirnekapı), et entre les périodes de l'année (zones à mouton pendant le *Kurban Bayramı*, migrations saisonnières de certains tziganes). Segmentation complexe, donc.

¹⁵ *Ville, ordre et violence*, Paris : PUF, 1981.

¹⁶ *Poétique de la ville*, Paris : Klincksieck, 1973.



Portes, principaux axes de transport et tracé général de la muraille

À ces différents segments correspondent différentes fonctions qui représentent le catalogue des fonctions actuelles de la muraille, à l'échelle microsociologique. La zone des jardins renvoie ainsi à la fonction de marge du processus économique dominant, tout comme le segment des *hurdacı* où les zones invisibles de l'extérieur sont consacrées à l'habitat ou au refuge. Les portions qui sont le théâtre systématique des pratiques déviantes renvoient, elles, à la fonction de soupape. Les zones de grande ouverture ont pour fonction l'orientation et le passage de la circulation automobile.

Après avoir évoqué ces microsegmentations, remontons maintenant au niveau global. Les architectes E. Chazelle et H. Raymond¹⁷ définissent Topkapı comme le pivot qui coupe

la muraille en deux zones différenciables. De Yedikule, au bord de la mer de Marmara, à Topkapı, la muraille est perpendiculaire au relief : elle monte doucement sur une légère crête. De Topkapı à Ayvansaray, sur les bords de la Corne d'Or, elle est parallèle au relief, elle monte et descend à travers les plis du terrain. De plus, l'orientation de la muraille change : partant du sud vers le nord, elle oblique à Topkapı vers le nord-est. Enfin, le site de Topkapı est situé sur un sommet, ce qui renforce l'impression de rupture entre deux macrosegments. Bien que nous suivions par ailleurs les descriptions des auteurs sur l'état de la muraille, cette césure nous semble reposer exclusivement sur le relief et sur l'aspect matériel. Pourtant, nous pensons aussi qu'il existe

¹⁷ "Patrimoine historique et développement urbain, la muraille terrestre", *Lettre de l'OUI*, 1, Istanbul, 1989.

une rupture le long de la muraille entre deux grands ensembles. Mais nous la situons ailleurs : à Edirnekapi. Cette rupture n'est pas une vue de l'esprit, elle correspond, pour nous, à une différenciation réelle entre deux parties.

La première impression qui s'impose, c'est qu'entre Yedikule au sud et Edirnekapi, l'édifice est globalement dégagé, et partiellement rénové. D'Edirnekapi – et surtout à partir du Tekfur Saray – à Ayvansaray au nord, en revanche, la muraille est peu accessible : des espaces verts difficilement accessibles côté extérieur (ancien cimetière arménien, terrains clos, terrains dégagés mais inondés), et une muraille carrément inaccessible côté intérieur (sauf tout au bout sur le site de Blahernai Saray) : les maisons ou petits immeubles ont colonisé ce côté de la muraille qui sert de limite à de petits jardins cultivés ou de dépôts. Il faut pénétrer chez les gens pour atteindre les murs du rempart. On ressent ainsi de prime abord, dans cette seconde partie, l'impression d'une muraille caractérisée par une occupation sauvage, alors que dans la première partie, on aurait plutôt l'impression d'une muraille "domestiquée". Il n'en est rien, on s'en doute. L'analyse plus fine de la dimension humaine modifie cette image.

Dans la partie nord, la muraille est bien appropriée, mais cette appropriation date de plusieurs dizaines d'années, il y a peu de *gece-kondu*, peu ou pas d'habitat temporaire, l'espace est organisé, entretenu, nettoyé. C'est l'image d'un petit village interne, ou résiduel, qui domine. Un vrai quartier, en réalité : lors d'une sortie dans cet endroit, nous errions entre les maisons sur une sorte de ruelle-sentier, entourée de murets laissant voir des jardins bien tenus. Cherchant un passage vers une autre ruelle, nous avons été apostrophé par deux vieux penchés sur leurs bêtes qui discutaient, et qui se sont enquis du pourquoi de notre présence, cordialement mais avec méfiance et fermeté. Après une brève explication, il ont déclaré qu'il n'y avait pas d'issue là où nous cherchions et nous ont indiqué le chemin pour sortir du labyrinthe. Espace sous contrôle...

Nous avons largement évoqué le visage de la partie sud, ses occupations illégales durables ou temporaires, les pratiques déviantes, ses fonctions de marge, de refuge, de soupape, les changements rapides qu'y s'y opèrent.

Il faut donc procéder à un renversement de la

proposition. La partie sud est la muraille sauvage, territoire instable livré aux occupations sauvages, alors que la partie nord est la muraille domestique : lentement appropriée, domestiquée, intégrée à la vie d'un petit quartier qui se laisse oublier. Ce renversement s'appuie ainsi tant sur l'analyse des pratiques que des représentations. Il est révélateur à plus d'un titre, car il donne à voir en effet un aspect essentiel du processus de recomposition permanente qui touche la muraille de Théodose II : la partie domestique ne donne-t-elle pas à voir l'autre partie, il y a vingt ans de cela ? Ou, dit autrement, la partie sauvage ne préfigure-t-elle pas le futur visage de la partie nord ?

La recomposition à l'œuvre

La recomposition est un état de changement entre un avant et un après qui touche ici autant le bâti que les modes d'occupation humaine qui l'ont investi. Ce processus de recomposition touche la partie sud (Yedikule-Edirnekapi), qui représente 80% de la longueur de la muraille, alors que la partie nord (Edirnekapi-Tekfur Saray-Ayvansaray) est pour l'instant épargnée. Il se caractérise par l'interaction de quatre éléments (appartenant à deux registres différents, concret pour le premier et le quatrième, symbolique pour le second et le troisième) :

- des interventions physiques fortes sur la muraille (opérations de rénovation) ;
- un investissement politique faible et partiel ;
- un espace matériellement aéré et symboliquement flou, après une opération de rénovation ;
- des modes d'occupation sauvages qui transforment le bâti et son image.

Les changements sont continus et rapides, aussi parlerons-nous de recomposition permanente. Même si elles ne sont pas programmées dans un plan d'ensemble, les opérations de rénovations sont quasi permanentes actuellement, du fait des dégâts occasionnés par le tremblement de terre d'août 1999. La matérialité de l'espace se transforme donc en permanence. Les occupations humaines, qui s'appuient en grande partie sur les caractéristiques de cette matérialité (endroit vide en théorie, endroit invisible, endroit protecteur), suivent ce rythme de changement. Ce territoire mouvant nous

donne ainsi à voir un épisode de dialectique espace/social en mouvement, où chaque terme change l'autre, où la tension entre ces termes "produit" le territoire muraille.

Une autre caractéristique de ce processus de recomposition concerne l'axe temporel. Sur la partie nord, nous sommes dans le temps long du vieux quartier, des habitudes, du calme relatif. La population présente toutes les classes d'âge. La structure matérielle de l'espace évolue lentement. Chaque modification de l'espace est un événement. Dans la partie sud, les changements sont fréquents et rapides, les populations changent vite, peu de situations échappent à la précarité (la population présente aussi toutes les classes d'âges, mais avec de fortes disparités selon les groupes, par exemple : hommes de 20-50 ans pour les errants, hommes et femmes de 15-55 ans pour les jardiniers, toutes les classes pour les tziganes). La structure matérielle de l'espace change aux rythmes conjugués des opérations de rénovation et des réaménagements sauvages qui y succèdent. Le processus de recomposition de l'espace fait ainsi passer la muraille d'une temporalité longue, encore observable dans la petite partie nord, à une temporalité courte, qui règne sur la partie sud (à l'exception peut-être du temps "moyen" de certains jardins installés depuis dix ans).

Le processus fait aussi se côtoyer des populations ou des faits d'une façon brutale, c'est à dire sans intention préalable des acteurs ni préparation. Il y a bien sûr une grande précarité : les squatts et les campements le montrent, tout comme certaines errances temporaires mais systématiques (immigrants ruraux à Istanbul pour quelques semaines ou mois, avant le retour au pays ou le départ pour ailleurs, tel Mahmut, qui arpente Topkapı en mendiant des cigarettes, chômeur malheureux et déçu par les promesses d'Istanbul). Mais il y a à côté de cela des tentatives d'installation semi durables, ainsi Elias et Fırat, qui se sont installés dans une crypte funéraire byzantine, près de Silivrikapı, découverte il y a quelques années (1994-1995). La zone est comme ailleurs livrée aux colonisations et appropriations sauvages. Les deux amis, qui seront bientôt rejoints par deux autres squatters, ont aménagé des lits sur les tombeaux, les niches et le petit autel. Elias a entre 40 et 50 ans, et dit avoir récemment perdu emploi et logement. Sa situation est temporaire,

dit-il, il pense s'en sortir bientôt. Mais en attendant, il souhaite passer cette période de transition dans les conditions les plus décentes possibles afin d'éviter la clochardisation. Il aménage alors son squatt, la crypte, avec soin, et une conscience du temps : c'est du moyen terme, trois à six mois.

Certains groupes s'installent, eux, durablement dans la muraille, qu'ils l'aient souhaité ou non au départ. On assiste alors à de véritables phénomènes de reconstruction. Reconstruction double, en fait : d'une part réaménagement-reconstruction du bâti (parfois juste après une opération de rénovation), mais aussi reconstruction sur place de l'ancienne organisation sociale et matérielle. Citons pour exemple les jardiniers originaires de Kastamonu. Bien qu'ils n'habitent pas sur la muraille, ils y passent la plus grande part de leur temps, y ont transféré leur organisation de l'espace, et ont largement contribué à lui donner son visage actuel sur un tiers de sa longueur. On assiste aussi à des témoignages de la prégnance de l'ancien. C'est général à Istanbul, nous avons évoqué par exemple au début de ce texte le cas des marchés d'Eminönü, qui ressemblent encore aux évocations ottomanes ou étrangères datant du XIX^e siècle ou même d'avant (la notion de changement doit bien sûr être envisagée dans une dimension comparative, nous mettrons donc face à face aujourd'hui les souks d'Eminönü et les hautes tours de verre et d'acier de Levent). La muraille n'échappe pas à cela, même dans la partie sud en recomposition : rappelons ainsi le vaste terrain vert près de Belgradkapı qui se situe, chose étonnante, côté vieille ville. Ce terrain appartiendrait encore aujourd'hui à un propriétaire arménien. On y assiste au quotidien à de l'extraction de terre qui est ensuite transportée par charrettes à cheval et revendue dans la ville. Ce terrain existait déjà en 1820, comme en atteste une carte de l'époque ; il s'appelait alors İsmail Paşa Bahçesi, le jardin d'İsmail Pacha. On peut penser que ce foisonnement d'implantations et de pratiques différentes résulte de la vitesse du processus de recomposition, vitesse qui interdirait pour le moment l'émergence de formes globales d'organisation et, peut-être, d'uniformisation du territoire.

Cette large gamme de pratiques est à mettre en rapport avec l'éventail des représentations

de la muraille des occupants. En effet, le degré d'appropriation affective et symbolique du territoire est aussi assez hétéroclite. Là encore, les jardiniers semblent être les plus attachés à leur territoire (la zone de leur parcelle). Les occupants temporaires le sont déjà beaucoup moins. Quant aux passants, les réponses sont très variées et ne permettent pas de dégager un modèle. Le petit groupe des habitants de la partie nord se sont au contraire complètement approprié la muraille, au fond de leur jardin. Cette hétérogénéité contribue à l'absence, par ailleurs perceptible par la segmentation, d'unité du territoire muraille.

Le processus de recomposition à l'œuvre transforme également le vide en plein. La muraille, ex-frontière de la ville, avec son avant-mur (mur d'escarpe crénelé) et son fossé, déterminait une zone militaire, un *no man's land* du point de vue de l'habitat civil. Une zone de vide. Cette zone est devenue au XIX^e siècle une zone de plein, de très plein : la muraille a ainsi progressivement disparu, prise dans un étau de *gecekondu* et d'ateliers. Les opérations de rénovation devenues systématiques après 1986 ont voulu refaire de cet espace un vide, qui devait le rester. Mais l'absence de projet d'ensemble, donc de volonté politique, ajoutée à la recolonisation sauvage de la muraille (comme de beaucoup d'endroits vacants avec le flux constant d'immigrés ruraux) en ont refait un espace plein. Mais plein d'autre chose : l'ancienne colonisation "de quartier", ou de bidonville, pauvre mais structurée et durable, a laissé place au temporaire et à la mosaïque. Cette opposition vide/plein ne doit pourtant pas être prise au pied de la lettre. En effet, on voit avec J. Rémy et L. Voyé¹⁸ que les notions de vide et de plein sont à mettre en relation avec les cultures, et les positions sociales à l'intérieur des cultures, ainsi qu'avec le niveau interactionnel recherché pour un espace donné (dont il faudra aussi préciser les modes d'occupation et la structure matérielle). Ainsi, il faut par exemple substituer à une analyse mécanique violence/densité une analyse de la tension qui "va (...) s'interpréter avant tout par l'inadéquation entre un certain projet interactionnel et les dimensions matérielles (région, espace construit) dans lesquelles il ne peut prendre corps". Il

devient alors plus complexe de définir pour telle ou telle portion de la muraille si on est dans du vide ou du plein : nous pouvons ainsi parcourir le sommet de la muraille entre Belgradkapı et Silivrikapı en journée sans rencontrer personne. Impression de vide, du point de vue du passant. Mais en contrebas, l'espace est rempli par les jardins, et forment un espace plein du point de vue des jardiniers (et de l'İBB aussi, d'ailleurs). Sur cette portion toujours, nous avons parfois croisé deux ou trois individus dissimulés et occupés à quelque trafic. Là, quatre personnes au milieu d'un espace vide à 300 mètres à la ronde, c'est un espace plein ! De plus, nombre d'espaces apparemment vides le jour se remplissent la nuit, et là encore, c'est le projet interactionnel qui définira la distance acceptable et le degré tolérable de remplissage de l'espace.

Le processus de recomposition peut aussi faire apparaître des phénomènes de résistance. Pas dans les oppositions aux travaux, matériellement impossibles, mais dans les nouveaux modes d'occupation. On a vu que les transformations de la muraille pouvaient en faire un lieu d'expression de l'opposition politique, par son aspect matériel (la muraille retrouve sa fonction militaire par un curieux retournement) et sur le plan symbolique : c'est un lieu reconnu et identifié de l'illégalité. Mais cette transformation produit de façon plus permanente un lieu de résistance au changement dans sa fonction de marge de l'ordre économique dominant. Il s'agit d'ailleurs plus ici d'une résistance pour la survie que d'actes délibérés d'opposition au système. La marche forcée vers l'économie occidentale, on l'a vu plus haut, laisse bien du monde de côté. La muraille devient alors un lieu où s'élaborent des réponses au problème très concret de la survie : cultures, élevage, extraction de terre, cueillette, trafics, prostitution. Sans que l'on puisse dire d'ailleurs que cela aboutisse à des projets alternatifs revendiqués. D'une façon générale, le discours des occupants permanents (travailleurs et/ou habitants) sur les autorités est plus du registre de la plainte que de la révolte.

Le processus de recomposition permanente fait intervenir plusieurs acteurs : İBB, riverains,

¹⁸ *Ville, ordre et violence*, Paris : PUF, 1981.

passants, occupants de la muraille. Mais lorsque l'on essaie de définir les enjeux, l'image se brouille. Du point de vue de la confrontation entre autorité et occupants du terrain, on observe des décalages : le projet officiel se borne à un investissement symbolique au niveau macrosociologique (turquifier la mémoire de la muraille par l'évocation exclusive de la conquête), alors que pour les occupants permanents l'enjeu est la survie économique (logement et travail). Même les enjeux sécuritaires sont décalés : l'İBB considère les risques de chutes de pierres, les riverains réclament un "nettoyage" contre les agressions (réelles ou fantasmées). Les enjeux sont plus lisibles dans la confrontation des groupes en présence sur le terrain : entre riverains intégrés sur le plan économique (intégrés au mode de production) et occupants en marge du système, c'est l'opposition qui résulte de la confrontation entre normalité et anormalité. À ce sujet, à Topkapı comme ici, c'est peut-être la "peur économique" (l'angoisse d'être éjecté du système dont parle R. Sennet¹⁹) qui produit la volonté de mise à distance de l'image du risque, de la vision de ce que l'on peut devenir. Ainsi, il faut aussi lutter pour conserver au quartier où l'on habite son image de respectabilité, en éloignant les marginaux. Les confrontations entre occupants de la muraille expriment plus simplement encore la lutte pour une ressource (logement et lieu de travail). Enfin, la lutte pour la survie implique également une lutte pour l'identification par l'appropriation symbolique d'un territoire, d'autant plus que ces occupants, hormis les tziganes, sont généralement issus du monde rural, et caractérisés par la volonté d'enracinement spatial (à l'inverse du modèle cosmopolite, opposition évoquée plus haut avec l'école de Chicago ou l'analyse de J. Rémy et L. Voyé). Seulement, on a vu que cette appropriation symbolique ne touchait qu'une partie des occupants (jardiniers, résidents permanents, certains passants), et qu'elle se fixait plus sur des portions que sur l'ensemble de la muraille.

Le processus de recomposition permanente à l'œuvre sur la partie sud de la muraille est ainsi complexe et traversé de décalages au niveau des enjeux. Il se caractérise aussi par une extrême vitesse de changement, ce qui

ouvre un espace indéfini à de multiples possibilités d'appropriation. Il en résulte au final une structuration chaotique du territoire, à la fois sur le plan matériel et symbolique. Cela amène entre autre à réfléchir sur l'absence de projet global et politique pour ce territoire.

Nous allons finir sur cette question avec une illustration particulière : celle de la recomposition actuelle du site de Topkapı. Côté extérieur par rapport à la vieille ville, entre la trouée et la porte historique de Topkapı, s'étend un vaste espace en recomposition, bordé à l'est par la muraille et à l'ouest par les grands axes de circulation. Jusqu'en 1996, il y avait ici l'*otogar* européenne d'Istanbul, qui fut détruite pour être reconstruite dans la lointaine banlieue d'Esenler (par le Professeur Mehmet Çubuk que nous retrouverons plus loin). Toute une zone d'activité commerciale s'était développée autour de l'*otogar* bourdonnante, et avait même été baptisée l'*ucuz kapalı çarşı*, en référence au grand bazar du centre historique, et que l'on pourrait traduire par le "grand bazar du pauvre". Avec le déplacement de l'*otogar*, la municipalité décide de raser la zone : les bâtiments de l'*otogar*, mais aussi toutes les installations commerciales sauvages. À la place, un projet assez vague de construction d'espaces verts est monté. Le "nettoyage" de la zone donne lieu à des affrontements et l'armée doit intervenir, notamment en 1997. Aujourd'hui, une partie de l'*ucuz kapalı çarşı* est toujours debout, à l'extrémité ouest de la zone. Une *otogar* chaotique pour minibus de banlieue s'est développée sur une portion goudronnée de l'esplanade. Une seule zone d'espaces verts a été construite, non loin de la porte historique : un espace clos par des murets, invariablement désert, aux abords mal soignés. Sur le linteau d'une des portes d'entrée, un plaque dorée rappelle le nom et la date du constructeur (İBB, 1999). Ces jardins montrent notamment comment la municipalité se met en scène. Mais ici, peu de public pour applaudir. Tout autour et entre ces espaces, un gigantesque espace de gravats, de remblais, de ruines. Le tableau fait penser à une ville après un bombardement. Seules deux mosquées ont échappé à la destruction, et forment deux îlots au milieu de cette étendue dévastée. Au rez-de-chaussée et

¹⁹ Cité par J. Rémy et L. Voyé, *op. cit.*

autour de chacune d'elle, subsistent quelques échoppes actives. Pour le moment, aucun projet d'ensemble pour la zone, l'İBB n'a pas encore pris de décision pour un programme global. Quelques parcelles doivent apparemment devenir encore des espaces verts, mais la seule certitude qui règne ici, c'est qu'il est maintenant interdit à quiconque de s'installer sur ces terrains. Peu après les destructions cependant, le commerce est revenu, installé sur les gravats, au milieu des ruines. Un vrai marché sauvage, par ailleurs très fréquenté. Un autre axe d'étals, sous bâches cette fois, s'est aussi remis en place entre la porte historique et l'échangeur près de la station de tramway. Régulièrement, la municipalité vient "nettoyer" la zone. Et tout aussi régulièrement, après un temps plus ou moins long, le commerce sauvage revient s'installer sur la zone.

Le site de Topkapı présente ainsi un version caricaturale du processus de recomposition à l'œuvre sur notre terrain. L'espace matériel est soumis à des changements marquants, et on peut hésiter entre recomposition et décomposition pour qualifier ce processus. En effet, rien ne semble devoir s'imposer pour remplacer l'ancienne organisation de l'espace. Le pouvoir politique avait un projet pour détruire le site, mais aucun projet solide pour après la destruction. Cette destruction a amené des résistances, parfois violentes (affrontements), parfois plus détournées (réinstallations progressives). Après cette phase, le site est devenu, depuis quatre ans, le théâtre de réinvestissements récurrents. Mais pourquoi le commerce revient-il alors que l'*otogar* n'est plus là ? Dans la structuration particulière du commerce stambouliote, est-ce l'offre qui fait venir la demande, ou l'inverse ? Est-ce l'échoppe qui fait venir le client, ou la présence du client qui fait venir l'échoppe ? Retrouvons ici le pôle spatial. Il y a en fait sur ce site une "inertie" de l'espace : l'existence durable de cette zone de commerce a marqué l'espace au-delà des interventions, mêmes brutales, de destruction de la zone. En l'absence de projet post-destruction ou de réinvestissement symbolique par l'un ou l'autre acteur, c'est la force d'inertie de l'ancienne fonction qui perdure. La tolérance à l'égard du commerce illégal facilite ces phénomènes de disparition-réapparition rapides des étals. Le site de Topkapı semble ainsi hésiter, balancer, entre un passé qui ne veut pas mourir et un futur qui ne

veut pas naître. Le rôle conjugué de l'effet de lieu observé ici et de l'absence de projet politique aboutit à un processus de recomposition permanente qui donne à cet espace le visage de l'indécision.

Après avoir évoqué le processus de recomposition qui touche la partie sud de la muraille, on peut s'interroger sur le devenir de la partie nord : quand cette zone sera touchée par les opérations de rénovation, le même processus sera-t-il observable ? Il semble que nous puissions voir aujourd'hui deux moments de la muraille : son passé au nord, son avenir au sud. Aucune opération n'est pour le moment programmée sur la partie nord, car le côté extérieur de la muraille est en bon état, et le terrain en contrebas entretenu par la Mairie. Les habitants de la partie nord qui se sont appropriés la muraille par les jardins de leurs maisons ne semblent pas s'en inquiéter pour le moment. Fatum oriental ou méconnaissance des mécanismes institutionnels de décision ? Un peu des deux sans doute. Donnons la parole à Mehmet et son fils Attila, assis au soleil devant leur maison près du Tekfur Saray : "de toute manière, c'est la banque mondiale qui paie, il n'y a pas d'argent en Turquie ! Personne ne sait ce qui sera restauré. Si la banque mondiale donne des sous, il y aura des travaux, mais pour l'instant, ça ne bouge pas, par ici..."

Le processus de recomposition permanente qui touche la muraille montre donc la tension entre les modalités d'intervention publique et les modes d'occupation locale. Ce processus induit un passage entre deux états :

- un état stable, où le bâti est détourné, mais où l'occupation est organisée, normative (section nord) ;
- un état instable où le bâti est relevé puis partiellement dégradé, et où l'occupation est sauvage et polymorphe (section sud).

En analysant ce qui est à l'œuvre dans le processus de recomposition de la muraille de Théodose II à Istanbul, on cherche encore à répondre à cette question : comment définir cet espace ? Suivant l'exemple de J. Rémy et L. Voyé, nous aborderons pour clore ce chapitre la question de l'agression et de la violence, phénomènes concrètement présents et observables, mais aussi fantasmes sans cesse alimentés par le jeu mouvant des confrontations autour de la muraille. L'analyse de la violence

sur la muraille devrait contribuer à faire avancer la compréhension, sur notre terrain, de la territorialité et de la structuration de l'espace.

La violence

Les faits de violence et les agressions, verbales et physiques, sont présents sur la muraille. Le concept de violence doit être ici précisé : il peut désigner, dans le langage commun, les actes de violence physique. J. Rémy et L. Voyé élargissent la notion avec le concept de violence symbolique, qui désigne la force d'imposition ou de contrainte qui pèse sur les individus, force issue du consensus, de la norme sociale. Cette violence peut être dite symbolique dans la mesure où elle n'implique pas d'acte physique, mais l'exclusion de ceux qui s'opposent au modèle dominant. Ainsi, "cette imposition arbitraire handicape l'expression de possibilités et de solutions alternatives". La violence est ici directement liée à l'ordre social et à sa reproduction.

Dans cette optique, la muraille est un lieu marqué par la violence symbolique, mais où celle-ci ne s'exprime plus directement. Expliquons-nous. La muraille a une fonction de marge, et de soupape. Les travailleurs ou résidents sont ainsi des individus ou des groupes victimes de la violence symbolique et exclus du système. Ils trouvent dans la muraille un lieu de fuite (à court ou moyen terme) de cette violence, où ils peuvent reconstruire pour un temps des règles internes différentes. Les passants, eux, fuient pour un temps court l'espace contrôlé par la violence symbolique et peuvent avoir sur la muraille des pratiques déviantes sans pour autant être exclus de la société et du modèle dominant.

Mais nous nous intéresserons ici plus particulièrement aux phénomènes d'agression et de violence au sens commun, en situant aussi notre approche dans la lignée de J. Rémy et L. Voyé. L'analyse de l'agression et de la violence en lien avec la territorialité pose le problème des définitions inadéquates de la territorialité. Agression et violence peuvent ainsi exprimer des "définitions inadéquates de la territorialité, soit par surproduction, soit par manque d'espace significatif, soit par absence de régulation des conflits". Ces inadéquations et la signification des agressions doivent être mises en rapport avec le projet sociétal, selon que celui-ci donne

la priorité aux forces centripètes ou aux forces centrifuges.

C'est dans cette optique que nous allons interroger les agressions et violences sur la muraille. Pour commencer, quels sont les faits ? Les agressions sont rares pendant la journée. Au niveau du matériau directement recueilli, nous avons été victime de deux tentatives d'agression, mais assez légères. La première a eu lieu sur le donjon d'Anemas, alors qu'un groupe d'adolescents (les grands frères du groupe d'enfants guides-racketteurs) se sont interposés pour nous interdire un accès aux souterrains du Palais des Blachernes. La seconde a eu lieu à la crypte squattée de Silivrikapı, en l'absence d'Elias, notre contact sur le site. Les quatre personnes qui étaient là étaient en état d'ébriété et ont mal pris notre arrivée pour commencer, et après explication, notre départ sans avoir partagé la libation. Dans les deux cas, le contact a pu être rompu avant l'agression physique. Pour le reste, peu d'agressions verbales (un faux gardien d'église orthodoxe à Edirnekapı), parfois quelques chiens méchants. Des traces de violence sont en revanche visibles : éclats de verre, individus éborgnés. La violence est parfois potentielle, et affichée dans les regards et les attitudes. Dans ce registre, nous avons surpris plusieurs scènes de violence potentielle due à des intrusions dans des scènes cachées, généralement de trafic.

Il semble que pour mesurer réellement cette violence, il faille passer la nuit sur la muraille. Nous avons pu y passer quelques tombées de la nuit, mais pas de nuit entière. D'après les discours des différents groupes, c'est en effet la nuit que se produisent le plus de violences. Ce fait peut être confirmé empiriquement : c'est la nuit que se passent les pratiques les plus porteuses de violence en général : saouleries, toxicomanies, trafics, prostitution (ces pratiques ne sont pas forcément violentes elles-mêmes, mais peuvent provoquer l'irruption de violences). Il semble cependant que le discours des riverains, celui qui parle le plus de ces violences, soit caractérisé par une surdétermination de la muraille dans le registre de la violence. Ces affirmations très subjectives sont à rapprocher de ce que nous avons déjà dit sur les confrontations des groupes en présence et sur leurs représentations de la muraille. Cette

surdétermination dans la violence traduit ainsi le conflit et la peur, mais également une stratégie visant à appeler l'intervention publique.

Considérons maintenant l'ensemble des pratiques violentes et agressives, ainsi que les transgressions, et interrogeons-les sous l'angle de l'analyse de J. Rémy et L. Voyé : sommes-nous dans un espace ouvert ou fermé, le projet sociétal met-il en avant le centripète ou le centrifuge ? La volonté de vivre-ensemble est immédiatement décelable à Istanbul, sur les marchés, dans les rues, dans les cours, dans les immeubles. Certains moments de l'année donnent particulièrement à voir des pratiques de solidarité, comme par exemple le partage de la viande avec tous les pauvres lors du *Kurban Bayramı* (fête du sacrifice), toutes pratiques fortement théâtralisées dans la ville. Mais la "ville musulmane" d'Istanbul est confrontée à la modernité, on l'a vu, et cette confrontation génère des tensions (d'autant plus fortes que l'intensité de la confrontation augmente avec la nécessité de sortir de la crise). Le modèle occidental est ainsi rapidement intégré et modifie la norme : le niveau moyen de satisfaction se déplace, le champ des possibles s'étend potentiellement, alors même que les ressources nécessaires pour acquérir ce niveau de satisfaction se font plus rares. La tension augmente, et génère des transgressions plus nombreuses, plus violentes, expressions de frustrations grandissantes. C'est aussi dans ce contexte qu'il faut comprendre la montée de l'islamisme et les crispations de l'ordre moral. Ces transgressions s'expriment, entre autres lieux, dans la muraille.

Au niveau global, l'intérieur et l'extérieur de la muraille s'opposent dans les pratiques et les représentations. Vue de l'extérieur, la muraille exprime l'échec social ou le refus du système, la marginalité, le rejet du vivre-ensemble. Elle se caractériserait donc par l'expression de forces centrifuges. Vue de l'intérieur, des formes d'organisation sociale différentes mais qui cohabitent cahin-caha se structurent en opposition à l'extérieur (mais sans contestation radicale du système dominant), et peuvent parfois faire bloc, contre la Mairie ou la police. De ce point de vue, ce sont les forces centripètes qui semblent dominer. Au niveau local, maintenant, de ce qui se passe dans la muraille, à

l'intérieur uniquement, la perspective semble s'inverser. Les pratiques déviantes peuvent relever du centrifuge à l'échelle micro-sociologique : volonté d'isolation (pour se libérer des pressions de l'ordre social et laisser sortir le refoulé) et agressions contre les intrusions. Notons cependant ici que certaines violences sont endémiques aux trafics et à la prostitution.

La muraille offre au premier regard l'impression d'un espace clos : hauts murs, portes d'entrée ou brèches, opacité (espaces intérieurs invisibles de l'extérieur). En réalité, c'est, le jour tout au moins, un espace où les entrées et sorties sont libres, où le contrôle est faible, caractérisé par l'absence de règles officielles et le surgissement possible de tous types d'événements. Voilà qui caractérise plutôt un espace ouvert. Si on suit l'analyse de R. Sennet²⁰, c'est un espace qui peut exprimer le centripète : lieu des possibles, des rencontres, de l'imprévu, lieu "d'affrontement des différences aléatoires et imprévisibles".

De fait, cela est possible le jour, et nous avons pu explorer la muraille pendant une année en étant souvent surpris, et en rencontrant beaucoup de gens différents. Cependant, on l'a dit, tout change le soir. L'espace est alors soit défendu par ses occupants, soit investi par de petits groupes aux pratiques déviantes, transformant cet espace ouvert en arène. Dans les deux cas, c'est le repli sur soi qui domine. Centripète le jour et centrifuge la nuit ?

Plutôt que d'aborder la question dans des termes tranchés, il faut donc considérer la tension entre les deux pôles de cet axe d'analyse, et envisager avec J. Rémy et L. Voyé "l'articulation amenant à prendre comme élément central la composition du centripète et du centrifuge, en s'interrogeant sur la pondération entre chacun des pôles". La muraille est ainsi un puzzle aux formes changeantes, car prise dans un processus de recomposition permanente qui ne permet pas pour le moment à une forme dominante de se fixer. Ce territoire s'autonomise par les fonctions qu'il remplit et que nous avons évoquées. Mais il conserve un visage chaotique et un polymorphisme mouvant. On peut relier cette recomposition aux processus qui touchent aujourd'hui Istanbul, et

²⁰ Cité par J. Rémy et L. Voyé, *op. cit.*



Niche transformée en poubelle sauvage

au-delà la Turquie : balancement et tensions entre deux modèles, marche forcée vers la modernité et apparition de nouvelles formes dans la ville, confrontations de l'ancien et du nouveau, américanisation des élites, réponses positives aux processus de mondialisation, réactions et crispations... L'analyse du processus de recomposition de la muraille peut être rapporté aux déséquilibres plus globaux qui affectent la société turque.

La muraille est un territoire complexe. Ce territoire permet et produit des pratiques et des représentations, alors même que l'action des acteurs en place le modifie. La muraille est bien segmentée, comme nous en avons l'intuition. Les différentes fonctions de la muraille se retrouvent dans une micro-segmentation complexe où territoires et temporalités se chevauchent, se différencient, interfèrent. Deux grandes zones sont identifiables, dont la différenciation éclaire l'analyse du processus de recomposition permanente qui touche la muraille. L'analyse de ce processus et du phénomène de la violence évoquent la figure d'un territoire chaotique et polymorphe qui ne se fixe pas sur un modèle stable. Cette analyse nous ramène à la figure de l'indécision dont nous avons parlé plus haut : bien au-delà des indécisions politiques, il s'agit de l'indécision d'un espace, des retournements multiples et rapides de situation, et de l'imprévisibilité du processus de recomposition. Muraille domestique, muraille sauvage... muraille indécise ? Tout cela contribue à faire de la muraille terrestre d'Istanbul un lieu coupé aujourd'hui du développement de la ville, alors même que sa forme et sa position avaient contribué à en façonner le visage.

Conclusion. Les espaces indécis

Quelle est, ou quelles sont, aujourd'hui, les fonctions de la muraille de Théodose II à Istanbul ? Rétrospectivement, après avoir mené le travail de l'analyse, cette question nous apparaît réductrice, ou trop strictement fonctionnaliste. En fait, il s'est plus agi de chercher à comprendre les processus de transformation qui touchent un lieu dans la ville, et ce qu'ils expriment au niveau des changements sociaux qui affectent plus globalement Istanbul.

La muraille de Théodose II, c'est d'abord une histoire ancienne, vieille de quinze siècles, que l'on peut remonter par les écrits, mais aussi par les cartes. Vieille frontière que cette muraille, et qui le restera jusqu'aux années 1950, remplissant au cours de l'histoire des fonctions de protection, de séparation, de cadrage du développement de la ville, et de représentations collectives de l'espace. Ces représentations sont mises en scène dès le début par les Empires : byzantin d'abord, ottoman ensuite, à travers les rituels d'entrées impériales dans la ville.

La muraille terrestre est aujourd'hui un bloc massif mais non cohérent qui continue de s'imposer physiquement dans le tissu urbain. Son tracé a imposé le dessin des grands axes de circulation dans les années 1950 puis 1970, et ce sont actuellement ces axes qui font frontière entre l'intérieur, la vieille ville, la ville historique, et l'extérieur, cimetières, terrains verts ou vagues, zones industrielles, derrière lesquels s'étendent à perte de vue les nouveaux quartiers d'habitation.

Le classement de la ville au patrimoine de l'humanité a systématisé les opérations de rénovation de la muraille et a contribué à en modifier considérablement l'aspect. Le serpent-bidonville devient peu à peu une reconstitution orgueilleuse mais souvent malhabile du rempart originel. Mais la mise en scène est vacillante. C'est que le maître d'ouvrage, la municipalité du grand Istanbul, n'a aucun plan d'action d'ensemble, s'investit peu et de manière à la fois anarchique et douteuse. Un événement nous livre la clef de l'énigme : la cérémonie de commémoration de la conquête du 29 mai 1453 par Fatih Sultan Mehmet, chaque année, dans une ambiance belliqueuse et presque agressive, sur une portion rénovée choisie de la muraille. Cette mise en scène très sélective, en

référence à un événement unique, est à mettre en relation avec les conflits identitaires turcs. Ces conflits douloureux trouvent un point de fuite dans la suraffirmation nationale et identitaire. Dans ce contexte, le passé et le patrimoine non-turc de la ville, véritable refoulés historiques, ont toujours posé problème. Ce travail de la mémoire, d'effacement et de sélection brute, aboutit à rendre cette société, nécessairement ancrée dans un espace, partiellement amnésique. Ainsi la mise en scène bien particulière de la muraille révèle en fait une véritable gestion du refoulé, tendue et permanente.

On pourrait d'ailleurs tenter ici d'aller un peu plus loin, en raccordant cette analyse aux visions de la ville future et de son développement, à travers l'évocation des projets de planification urbaine. Nous avons rencontré à l'université Mimar Sinan le Professeur Mehmet Çubuk, éminent spécialiste de la ville, régulièrement consulté et associé aux commissions municipales. C'est lui, notamment, qui a construit la nouvelle gare routière européenne d'Esenler en remplacement de celle de Topkapı. Interrogé sur la place possible de la muraille de Théodose dans les projets urbains stambouliotes, le Professeur Çubuk²¹ préfère nous emmener dans ses projets de planification urbaine globale, publications et livres personnels à l'appui. Le slogan, aujourd'hui, c'est *Istanbul gibi Istanbul*, "Istanbul comme Istanbul" : il s'agit à la fois de fixer les limites d'Istanbul, et de "trouver un système d'administration convenable en même temps à la planification" (entretien avec G. Kaya, urbaniste). Les plans et schémas que nous montre le Professeur Çubuk parlent de conurbation (ville européenne – ville asiatique), de réseaux, de blocs autonomes séparés par de larges "bandes vertes"... la référence aux modèles de planification américaine est aussi largement présente dans son discours. Ainsi, il y aurait le choix entre deux visions : la vitrine touristique du passé musulman de la ville, promulguée par le parti islamiste au pouvoir à la municipalité (fuite en arrière ?), ou le modèle américain type Los Angeles fantasmé par certaines élites



Drapeau du MHP à Edirnekapı

universitaires (fuite en avant ?). Dans les deux cas, ces modèles contribuent à construire des territoires symboliques ou mythiques décalés d'avec la matérialité de l'espace. Et ce décalage crée les tensions que l'on a pu observer sur le terrain.

Pour finir, le processus de patrimonialisation de la muraille, qui semblait s'amorcer à la fin des années 1980 apparaît donc inachevé, comme suspendu. Vu de l'extérieur, de l'étranger, de l'UNESCO ou des financeurs européens par exemple, cet ensemble monumental s'impose "naturellement" comme objet patrimonial, mais vu de l'intérieur, aucun des acteurs disposant des ressources nécessaires ne s'investit plus dans le processus.

Notre hypothèse de frontière mise en scène est ainsi partiellement infirmée. S'il est clair que la muraille continue d'imposer son poids physique, ce sont les axes routiers qui font aujourd'hui frontière. Il n'y a pas, en outre, de mise en scène de la muraille-frontière, mais une mise en scène commémorative d'un événement unique, qui révèle un aspect du combat symbolique autour du passé de la ville.

La muraille terrestre est par ailleurs concrètement occupée. Nous entrons ici dans le monde du piéton : passants, travailleurs, occupants. Les territoires environnants entretiennent avec ces espaces des relations étroites mais pas toujours harmonieuses : les riverains

²¹ *Istanbul Üzerine Bütünleşmiş Düşünceler ve Bir Kentsel Gelişme Senaryosu* (Réflexions sur l'unité d'Istanbul et scénario pour la croissance de la ville), Istanbul : Mimar Sinan Üniversitesi ; 1996, et *İmar Mevzuatından Şehircilik Mevzuatına ; Türk Şehirciliğine Sistemik Bir Yaklaşım Denemesi* (D'une réglementation de la construction à une réglementation urbanistique ; tentative d'approche systématique de l'urbanisme turc), Istanbul : Mimar Sinan Üniversitesi, 1999.

voient dans ces murs un lieu dangereux ou de perte. L'occupation de la muraille est en fait polymorphe. Tout comme les pratiques, les représentations sont elles aussi différentes selon les groupes en présence. Un fait s'impose : hormis le mode de dénomination ("*sur*"), il n'existe pas de vision globale de la muraille, mais des représentations parcellaires, qui correspondent à des usages localisés.

D'ailleurs, au niveau des usages piétonniers, la muraille est plus un objectif de parcours qu'un lieu de franchissement. L'hypothèse de la muraille-frontière meurt ici : l'intérieur de la muraille constitue en fait un ensemble de territoires à proprement parler, caractérisés et différenciés des territoires environnants, et ses murs, côté est et ouest, en sont les frontières. On retrouve ici le rôle de la matérialité de l'espace. Nous sommes alors loin des fonctions primitives de la muraille : aujourd'hui, ce territoire remplit les fonctions de marge du mode de production dominant, et de soupape de l'ordre moral.

C'est dans ce sens que l'on peut parler de "muraille détournée", plutôt que dans le sens d'une opposition entre discours officiel et pratique locale. En effet, nous avons constaté l'absence de discours officiel global sur la muraille. De plus, les pratiques locales, fortement différenciées, ne sont pas structurées en opposition volontaire et collective au pouvoir municipal (qui reste le propriétaire des murs). C'est au final une impression de flottement, ou de mouvance, qui se dégage de l'observation de cet espace...

La muraille terrestre est donc une fédération floue de territoires, qui s'autonomise au-delà de la différenciation des pratiques et des représentations des acteurs. Les deux modes d'intervention humaine qui modifient aujourd'hui ce territoire sont les opérations de rénovation et l'occupation illégale. La juxtaposition de ces deux interventions ainsi que de pratiques et d'images différenciées aboutissent à plusieurs niveaux de segmentation de la muraille. Micro-segmentations au niveau local, qui s'enchevêtrent de manière complexe selon les fonctions et les temporalités. Macro-segmentation au niveau global en deux sous-ensembles distincts : la partie sud, 80% du territoire, livrée à un processus de recomposition constante, et la partie nord, 20% du territoire, pas encore

touchée ni par les opérations de rénovation, ni par les recolonisations sauvages qui leur succèdent.

Ce processus de recomposition, en œuvre sur la partie sud, produit un espace presque entièrement livré aux changements incessants, aux investissements symboliques partiels ou flous, aux mouvements de population, aux modifications du cadre matériel. À partir de là, qu'est-ce qui fait encore son unité ? Nous pensons qu'il s'agit justement de ses fonctions de marge, de soupape, permises notamment par son cadre matériel, mais pas uniquement : la vitesse du processus de recomposition ne permet pas qu'une identité fixe et officielle soit attachée, de gré ou de force, à ce lieu, qui devient ainsi "libre", comme accessible aux investissements marginaux. L'analyse des phénomènes de violence confirme cette analyse : les transgressions ou les agressions perpétrées dans la muraille, espace polymorphe à la limite de l'indéfinition, expriment les tensions de la société confrontée à la marche forcée et douloureuse vers la modernité. Perte de repères de part et d'autre...

Ultime paradoxe, la muraille semble relever à la fois du territoire inscrit et du territoire mythique : sa matérialité permet incontestablement tous les investissements que nous avons observés, en fournissant un cadre souvent clos et protecteur, et tout le temps délimité. En revanche, les seules évocations de la muraille désignant l'intégralité du bâti sont le fait de gens et de groupes qui n'y mettent quasiment jamais les pieds.

Quelle réponse apporter au questionnement initial ? La muraille ne remplit plus seule une fonction de frontière : dans une relation presque dialectique avec les axes routiers, elle leur cède progressivement ce rôle. Ses fonctions sont aujourd'hui celles d'un espace désinvesti symboliquement, ou tout au moins sans unité d'image, qui accueille les marges du mode de production dominant, et les exutoires de l'ordre moral qui règne sur la société. Ces quelques éléments de réponse font surgir de nouvelles questions.

Nous voulions au départ confronter les notions de territoire et de frontière en milieu urbain avec les phénomènes de déspatialisation, de délocalisation, issus notamment des dernières évolutions du mode de production (on dit aussi

phénomènes de “mondialisation”, mais il faudrait préciser mondialisation de quoi). On peut en parler ici car Istanbul est touchée par ces phénomènes, tant dans la structuration de son économie (délocalisations, volatilité des capitaux, *dollarisation* de l'économie) que dans les nouvelles formes urbaines qui apparaissent : quartiers d'affaires, esquisse de conurbation à l'américaine, ou encore cités privées. Or, ne doit-on pas voir dans les phénomènes de déstructuration urbaine (déqualification d'espaces sans réinvestissement, urbanisation non-planifiée) et l'étalement manifeste d'inégalités (élites occidentalisées et *yeni zenginler*, “nouveaux riches”, d'un côté, paysans anatoliens en exode de l'autre) le reflet de phénomènes observés ailleurs, dans des proportions variables mais selon les mêmes modalités ?

Par ailleurs, quel devenir peut-on imaginer pour les espaces qui ont été anciennement marqués, par un usage et/ou une image, et qui se retrouvent disqualifiés dans un processus actuel d'urbanisation ? Pour illustrer notre propos, nous pouvons évoquer une observation faite à Alep (peut-être comparable, par certains aspects, à Istanbul), où un ancien quartier historique s'est retrouvé tronçonné au milieu de restructurations des axes de communication, coincé entre une gare routière (encore...) et deux grands boulevards récents, et réinvesti par des familles pauvres. Mêmes espaces flous et mouvants ? Libres mais précaires ?

Prenant cette question dans l'autre sens, on pourrait s'interroger : où et comment s'expriment les “ratés”, les “secousses” du développement du système dominant ?

Enfin, avec la muraille, nous avons, derrière une façade approximativement remise à neuf, un espace dont on hésite à dire s'il est en recomposition ou en décomposition. En d'autres termes, la muraille est-elle un “lieu du changement social”, c'est à dire un marqueur pertinent des évolutions qui affectent la société stambouliote ou turque dans son ensemble, ou bien un simple lieu résiduel, une “poubelle” du système global ?

En fait, au-delà de la question sur la frontière ou les fonctions de la muraille, il y a, plus intéressante, l'approche d'un fait social, qui peut être abordée au départ sous l'angle de l'espace : un espace livré à un processus de changement, de recomposition permanente, qui

permet à la fois l'expression d'un refoulé collectif, de la marge économique, et du dévouement transgressif.

Pour tenter d'apporter une contribution au débat sur l'urbanisation des grandes métropoles, notamment sur le plan des *outils*, on pourrait ainsi essayer de caractériser un certain type d'espaces qui permettent ces fonctions, et plus globalement tout ce que nous avons vu sur la muraille. Espaces qui apparaissent aujourd'hui dans de grandes villes livrées à des changements brutaux et surtout très rapides (le paramètre de vitesse du changement social – ou du bond, du grand saut... dans le langage médiatique – est ici central !). Espaces à propos desquels nous avons avancé plus haut le terme d'indécision, que nous allons conserver.

Tout d'abord, ces *espaces indéci* ne sont pas des espaces nouveaux en devenir ou en attente de devenir, c'est à dire des territoires “vierges” du point de vue du processus d'urbanisation (sans fonction préalable du point de vue de l'occupation humaine, par exemple terrains municipaux périphériques non-bâties et non-occupés, cas par exemple des terrains colonisés par les *gecekondus*). Il s'agirait plutôt, et nous entrons dans une tentative de définition, de lieux qui ont été quelque chose et qui ne sont plus rien de clair, c'est-à-dire qui ont été appropriés, définis par des acteurs, des pratiques et des représentations comme un territoire, et qui ont maintenant perdu leur cohérence sur ces trois points.

Du point de vue politique, on constate un quasi-abandon, surtout sur le plan symbolique. Ce désinvestissement politique est une condition nécessaire. D'autre part, ces lieux ne semblent plus se rattacher à un passé, un présent ou un futur. Déjà loin d'un passé qui semble s'oublier vite, en particulier localement, aucun “état” futur ne se dessine, alors que le présent n'est que changement et précarité. D'ailleurs, les différents réinvestissements de ces lieux, qui ne manquent pas, ne sont pas unitaires, se font autour de plusieurs axes, et ne contribuent pas à définir une image plus ou moins cohérente, affirmée, claire, de la zone. Dit autrement et pour forcer le trait : on y trouve de tout car il n'y a plus d'identité au lieu. Ces espaces sont un catalyseur et un révélateur des contradictions locales.



Reconstructions successives de la muraille

Ces lieux se définissent ainsi également par la nature des réinvestissements dont ils sont le théâtre (les “fonctions” dont nous avons parlé) : expression d’un refoulé, soupape de l’ordre moral, marge du système économique, c’est à dire tout ce qui est normalement “caché” (et dont certains aspects ressortaient avant lors des “fêtes primitives”). Opérons la jonction avec les dialectiques espace/social, local/global : ces lieux permettent de saisir les lignes de fracture d’une société, ses traumas anciens comme ses difficultés face aux transformations présentes. Les lieux indécis montrent, dans un processus d’urbanisation, un des aspect du changement social qui touche aujourd’hui certaines grandes villes ou métropoles. Autrement dit, on pose par renversement la question : qu’est-ce que l’analyse de ce qui se passe dans ces lieux nous apprend des rapports sociaux, des changements sociaux actuels par exemple pour la Turquie : la situation de l’agriculture, l’exode rural, la tension entre mode de vie traditionnel et économie de marché, modèle musulman et modèle occidental.

Avant de conclure, il faudrait trouver d’autres exemples, explorer d’autres terrains semblables pour confronter cette analyse et la développer, la valider, ou l’abandonner. À ce sujet, on pourrait se pencher sur le quartier de la gare routière d’Alep que nous avons brièvement évoqué plus haut, ou les remparts d’autres villes de Turquie comme İznik. D’autre part, ce phénomène ne concerne-t-il que la Turquie, le Proche-Orient, les pays dits “émergents” ? On peut retrouver des termes de notre tentative de définition dans des villes occidentales. Faudrait-il par exemple se pencher sur

les squatts dans certains vieux centres historiques pas encore restaurés (le monde de l’underground dont parlent J. Rémy et L. Voyé), sur les réinvestissements de bâtiments industriels désaffectés (les friches industrielles, objets de bien des attentions aujourd’hui en France), ou encore sur la figure du terrain vague, du *scum* ? La poursuite de ces lieux nécessiterait aussi un goût de la trouvaille, car ces lieux indécis sont aussi limités dans le temps. Arrive un projet de réaménagement global, les premiers bulldozers, mais surtout une réelle reconstruction du site, et le lieu indécis disparaît pour laisser place à autre chose. Ces lieux apparaissent et disparaissent au gré des “poches” que laisse vacantes le processus d’urbanisation, et dont un exemple de genèse et de développement nous a été donné par l’analyse du processus de recomposition permanente de la muraille terrestre d’Istanbul.

Quoi qu’il en soit, la question reste ouverte, à travailler. Tout comme la tentative d’approche anthropologique de la notion de frontière en milieu urbain. Pour revenir à une de nos préoccupations de départ, nous pourrions confronter le destin des anciennes frontières (murailles, portes, octrois...) avec les matérialisations actuelles des limites des villes, ou les nouvelles formes de frontières, très réelles, qui entourent les nouvelles cités privées qui, sur le modèle américain, fleurissent dans plusieurs pays (plus de 300 à Istanbul, par exemple).

Pour conclure ce texte, revenons aux territoires indécis : ne seraient-ils pas en définitive des territoires de l’anomie ? Moments de passage, de changement social brutal, perte des repères, perte d’identité, précarité temporelle, refoulé, violence et transgressions, marges incertaines... Devrions-nous revenir à Durkheim et à un concept-source de la sociologie ? Mais alors, face à la force quand même bien visible du système, de l’ordre ou du mode de production dominant, doit-on penser que même les manifestations de l’anomie sont maintenant “canalisées” vers des poches où elles peuvent exploser sans trop de danger pour l’ordre dominant ? Où doit-on plutôt voir, à travers ce qui se passe dans les marges du système, une anomie plus classique mais plus massive, qui guette derrière les sourires des affiches publicitaires ou les couchers de soleil sur les minarets de la mosquée bleue ?

Annexe

chronologie de la muraille

- III^e siècle : le rempart de Septime Sévère ;
- 330 : rempart élevé par Constantin, empereur byzantin, à environ 1,2 km à l'est du mur actuel ;
- 358 : important tremblement de terre, de grands dégâts dans toute la ville ;
- 413 : construction de la muraille par Théodose II ; 26 janvier 447 : fort séisme, 57 tours de la muraille sont détruites ;
- 533-558 : la terre tremble continuellement, le dôme de Sainte Sophie s'effondre en 558 ; XII^e siècle : construction du Palais des Blachernes et d'une portion de mur rejoignant le Palais de Tekfur ;
- 1204 : conquête et sac de Constantinople par les croisés ;
- 1453 : conquête de Constantinople par Mehmet le Conquérant ;
- 1509 : séisme, la muraille et plusieurs tours sont endommagées ;
- 1592 : séisme, la muraille autour de la porte de Topkapı s'effondre ;
- 1718 : violent séisme qui touche durement la muraille à Edirnekapi et à Yedikule ;
- 11 mai 1766 : violent tremblement de terre qui dure deux minutes et affecte l'ensemble de la ville ; XIX^e siècle : accroissement du développement urbain ;
- 1857 : première mairie de quartier (Beyoğlu) ;
- 1870 : percement du mur au sud de Topkapı dû à la construction d'une voie ferrée vers la Thrace ;
- 1930-1960 : projets de planification urbaine, appel à des urbanistes étrangers ; pour la muraille : Elgötz et Agache en 1930, projet de Prost (entre 1936 et 1951) : zone non constructible vouée aux espaces verts, de 500 mètres à l'ouest et de 80 à 100 mètres à l'est, règle de la "cote 40" (aucune construction de plus de 3 étages à partir de la cote 40) ;
- années 50 : percement des grands axes de circulation, pénétrante d'Edirnekapi, route longeant la mer de Marmara (Yedikule) ; Vatan et Millet Caddesi.
- 1958-1970 : rénovation de Yedikule ;
- 1964 : projet d'aménagement de l'intérieur de la muraille, projet de Prost réactualisé, Bureau d'Urbanisme de la municipalité d'Istanbul ;
- 1985 : inscription d'Istanbul au patrimoine de l'humanité, campagne internationale de sauvegarde de la muraille initiée par l'Unesco, projet de rénovation par la municipalité d'Istanbul ;
- 1986 : rénovation de la Belgradkapi, de la Silivrikapi, de la Mevlânakapi, et des sections entre elles ;
- 1990 : après un siècle de présence, les tanneries quittent le secteur de Yedikule ;
- 1991-1993 : restauration archéologique des tours 2,3 et 4, et de la section T2-T3 ;
- 17 août 1999 : violent séisme de 45 secondes et de magnitude 7.9, la muraille est touchée.
- Le travail de rénovation se poursuit depuis.

Bibliographie

- AHUNBAY, M. et Z., "Surlar" (Les murailles) ; *Istanbul Ansiklopedisi*, Istanbul, 1982.
- AHUNBAY, M. et Z., "Conservation work at Istanbul: land walls", *Lettre OUI*, 7, Istanbul, 1994.
- AHUNBAY, Z., "Conservation of the City Walls of Istanbul", *Lettre OUI*, 9, Istanbul, 1996.
- AKIN, N., "La production du patrimoine urbain dans le cadre des grands travaux de la Mairie d'Istanbul ces cinq dernières années", *Lettre OUI*, 1, Istanbul, 1989.
- AKIN, N., "Galata, ses caractéristiques traditionnelles et son potentiel", *Lettre OUI*, 4, Istanbul, 1997.
- ALCALDE, S., "Les espaces verts à Istanbul", *Lettre OUI*, 16, Istanbul, 1999.
- AMMOUR, L., "Les mouvements sociaux au Maghreb et au Machreq dans le champ de la sociologie urbaine : quelle problématique ?", *Lettre OUI*, 3, Istanbul, 1992.
- ANGEL, A., "Projets et aménagements urbains à Istanbul de 1933 à nos jours", *Lettre OUI*, 2, 3 et 4, Istanbul, 1992-1993.
- BELGE, M., *Istanbul'u gezerken (En visitant Istanbul)*, Istanbul : Türkiye ekonomik ve toplumsal Tarih Vakfı, 1998.
- BLANQUART, P., *Une histoire de la ville*, Paris : La Découverte, 1999.
- BORGEL, C., *Croissance urbaine et développement des réseaux de transport dans l'agglomération du grand Istanbul*, mémoire de maîtrise de géographie, Université de Cergy-Pontoise, 1999.
- BOURDİN, A., *Le patrimoine réinventé*, Paris : PUF, 1984.
- CHAZELLE, E. et RAYMOND, H., "Patrimoine historique et développement urbain, la muraille terrestre", *Lettre OUI*, 1, Istanbul, 1989.
- Sciences humaines et sociales en France*, Paris : Adpf, Paris, 1994.
- ÇUBUK, M., *Istanbul Üzerine Bütünleşmiş Düşünceler ve Bir Kentsel Gelişme Senaryosu* (Réflexions sur l'unité d'Istanbul et scénario pour la croissance de la ville), Istanbul : Mimar Sinan Üniversitesi, 1996.
- ÇUBUK, M., *İmar Mevzuatından Şehircilik Mevzuatına, Türk Şehirciliğine Sistemik Bir Yaklaşım Denemesi* (D'une réglementation de la construction à une réglementation urbanistique, tentative d'approche systématique de l'urbanisme turc), Istanbul : Mimar Sinan Üniversitesi, 1999.
- DEBOULET, A., Conférence du 16/12/96 à l'IFEA : "L'habitat d'initiative populaire au Caire ou le mythe de l'anarchie urbaine : enjeux d'une compréhension anthropologique", *Lettre OUI*, 10, Istanbul, 1997.
- DURKHEİM, E., *Les règles de la méthode sociologique*, Paris : PUF, 1981.
- FOUCHER, M., *Fronts et frontières*, Paris : Fayard, 1988.
- GARRET, P., texte d'appel à candidatures de la session d'études doctorales *Recherches urbaines et processus de patrimonialisation* du Centre Jacques Berque, Rabat, mai 2001.
- Géographie Universelle : *La Turquie, le modèle unitaire en question*, Paris.
- GIRAUD, C., *Histoire de la sociologie*, Paris : PUF, 1997.
- GRAFMEYER, Y., *Sociologie urbaine*, Paris : Nathan, 1994.
- GRAFMEYER, Y. et JOSEPH, I., *L'École de Chicago* Paris : Aubier, 1990.
- HALBOUT, D. du TANNEY, *Istanbul vu par Matrakçı*, Istanbul : Dost Yayınları, 1993.
- HALBWACHS, M., *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris : Albin Michel, 1994.
- HALBWACHS, M., *Morphologie sociale*, Paris : Armand Colin, 1970.
- İstanbul Büyükşehir Belediyesi, *İstanbul Karasurları, T89 ve T90 Kulelerinin Deprem Sonrası Durumları Hakkında – Teknik Rapor* (Les murailles d'Istanbul, rapport technique sur la situation des tours 89 et 90 après le tremblement de terre), Istanbul : İstanbul Büyükşehir Belediyesi, İstanbul Teknik Üniversitesi, 2000.
- KUMBARACILAR, İ. et TAMER, C., *Yedikule*, Istanbul : Türkiye Turing ve Otomobil Kurumu, s.d.
- LEDROUT, R., *Sociologie urbaine*, Paris : PUF, 1968.
- LEFÈVRE, H., *La production de l'espace*, Paris : Anthropos, 2^e édition, 1981.
- LEGENDRE et De KONINCK, *Les villes du patrimoine mondial : capitales du temps*, Québec : Cahiers Géog., 1991.
- LIPIETZ, A., *Le capital et son espace*.
- MAMBOURY, E., *Istanbul touristique*, Istanbul : Çituri Biraderler Basımevi, 1951.
- MANTRAN, R., *Histoire d'Istanbul*, Paris : Fayard, 1996.

- NOURDEH, F., *La réhabilitation du quartier traditionnel turc de Galata*, Istanbul, mémoire de DESS, Institut Français d'Urbanisme, direction Paris, 1989.
- PERALDI, M., "Le cycle algérien dans Lâleli morose", *Lettre OUI*, 14, Istanbul, 1998.
- PERETZ, H., "Les méthodes en sociologie", *l'Observation*, Paris : La Découverte, 1998.
- PÉROUSE, J.-F., *La mégapole d'Istanbul, 1960-2000, guide bibliographique*, les dossiers de l'IFEA, Istanbul, 2000.
- PÉROUSE, J.-F., "Les marchés fonciers et immobiliers à Istanbul, quelques repères problématiques et méthodologiques", *Lettre OUI*, 14, Istanbul, 1998.
- PÉROUSE, J.-F., "Les métamorphoses de "Gazi Mahallesi": formation et dilution d'un quartier périphérique d'Istanbul", à paraître dans *Anatolia Moderna*.
- POIRIER, A.C., "Les précurseurs anglais", *Libération*, 26 et 27 mai 2001.
- PROST, H., "Les transformations d'Istanbul", Istanbul, 1936-1938.
- QUENTIN, C., *Analyse différentielle des discours sur la restauration et la vie des vieux quartiers à Tours*, thèse de doctorat, Université François Rabelais, Tours, 1978.
- REMY, J. et VOYÉ, L., *Ville, ordre et violence*, Paris : PUF, 1981.
- ROULEAU, E., "La république des pachas, ce pouvoir si présent des militaires turcs", *Le Monde diplomatique*, septembre 2000.
- SANSOT, P., *De la ville*, Paris : Klincksieck, 1973.
- SANSOT, P., *L'espace et son double*, Paris : Champ urbain, 1978.
- SENNETT, R., "La civilisation urbaine remodelée par la flexibilité", *Le Monde diplomatique*, février 2001.
- SIBONY, A., *Les trois monothéismes*.
- STOQUART, R., "Habitat II, la France à Istanbul", *Lettre OUI*, 9, Istanbul, 1996.

Revue de presse de l'Observatoire Urbain d'Istanbul :

- *Cumhuriyet, Sabah, Yenigundem, Milliyet, Radikal.*
- revues de presse de la *Lettre de l'OUI*.

Autres documents :

- cartes de l'Observatoire Urbain d'Istanbul ;
- documents techniques consultés dans les bureaux de la Mairie d'Istanbul ;
- atlas des photos aériennes du grand Istanbul.

Sommaire

Partir à l'assaut des murailles	1
La muraille frontière	1
La muraille, frontière mise en scène	4
Histoires de cartes	4
La barrière physique	6
Le metteur en scène	8
La gestion du refoulé	10
La muraille, frontière détournée	11
Qui fait quoi ?	12
Confrontations	14
L'épaisseur de la muraille	18
De la frontière à la marge	18
Muraille sauvage, muraille domestique	21
Renversement	21
La recomposition à l'œuvre	23
La violence	28
Conclusion. Les espaces indécis	30
Annexe	35
Bibliographie	36

Les Dossiers de l'IFEA

série : la Turquie aujourd'hui

- 1- Fadime DELI et Jean-François PÉROUSE, *Le tremblement de terre de Yalova-İzmit-Istanbul, premiers éléments d'appréciation*, İstanbul, décembre 1999, 40 p., 4 €
- 2- Timour MUHIDINE, *La littérature turque à l'aube du millénaire : 1999-2000*, İstanbul, août 2000, 32 p., 4 €
- 3- Gilles de RAPPER, *Les Albanais à İstanbul*, İstanbul, septembre 2000, 24 p., 3 €
- 4- Jean-François PÉROUSE, *La mégapole d'Istanbul 1960-2000, Guide bibliographique*, İstanbul, octobre 2000, 19 p., 3 €
- 5- Bayram BALCI, avec la collaboration de Bertrand BUCHWALTER et les contributions de Ahmet Salih BIÇAKÇI, Habiba FATHI, Alexandre HUET, Arnaud RUFFIER et Johann UHRES, *La Turquie en Asie centrale. La conversion au réalisme (1991-2000)*, İstanbul, janvier 2001, 107 p., 11 €
- 6- Samim AKGÖNÜL, *Vers une nouvelle donne dans les relations gréco-turques*, İstanbul, avril 2001, 46 p., 5 €
- 7- Jean-François PÉROUSE, *Turquie : l'après-seismes*, 52 p., İstanbul, août 2001, 6 €
- 8- Sylvie GANGLOFF et Jean-François PÉROUSE avec la collaboration de Thomas TANASE, *La présence roumaine à İstanbul. Une chronique de l'éphémère et de l'invisible*, İstanbul, octobre 2001, 47 p., 5 €
- 9- Fadime DELI avec la collaboration de Jean-François PÉROUSE, *Migrations internes vers İstanbul: discours, sources et quelques réalités*, İstanbul, juin 2002, 56 p., 7,5 €
- 10- David BEHAR, *Les Universités privées d'Istanbul*, İstanbul, juin 2002, 44 p., 7,5 €
- 11- Burcu GÜLTEKİN, *Les enjeux de l'ouverture de la frontière turco-arménienne. Les contacts transfrontaliers entre la Turquie et l'Arménie*, İstanbul, octobre 2002, 56 p., 7,5 €
- 12- Bertrand BUCHWALTER, *Les relations turco-arméniennes : Quelles perspectives ?* İstanbul, novembre 2002, 56 p., 7,5 €
- 13- Paul DUMONT, Jean-François PÉROUSE, Stéphane de TAPIA, Samim AKGÖNÜL, *Migrations et mobilités internationales : la plate-forme turque*, İstanbul, novembre 2002, 104 p., 20 €
- 14- Burcu GÜLTEKİN, *Atteindre la Caspienne Les relations économiques entre la Turquie et l'Azerbaïdjan*, İstanbul, juin 2003, 44 p., 7,5 €
- 15- Élise MASSICARD, *Les élections du 3 novembre 2002 : Une recomposition de la vie politique turque ?*, İstanbul, juillet 2003, 52 p., 7,5 €

série : patrimoines au présent

- 1- Franck DORSO, *Un espace indécié au cœur d'Istanbul. La muraille de Théodose II en 2001*, İstanbul, juin 2003, 40 p., 7,5 €
- 2- Olivier HENRY, *Considérer la mort : De la protection des tombes dans l'antiquité à leur conservation aujourd'hui*, İstanbul, juillet 2003, 48 p., 7,5 €